

~~C3-88~~

ANDRÉ SOURREIL

OUROS D'AMOUR

(HEURES D'AMOUR)

Poésies gasconnes avec traduction française en regard



AGEN

Librairie MICHEL et MÉDAN
FERRAN FRÈRES, Succ^{rs}

AVIGNON

Librairie Félibréenne
V^o J. ROUMANILLE

1893



cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

~~62-58~~

ANDRÉ SOURREIL

OUROS D'AMOUR

(HEURES D'AMOUR)

Poésies gasconnes avec traduction française en regard



AGEN

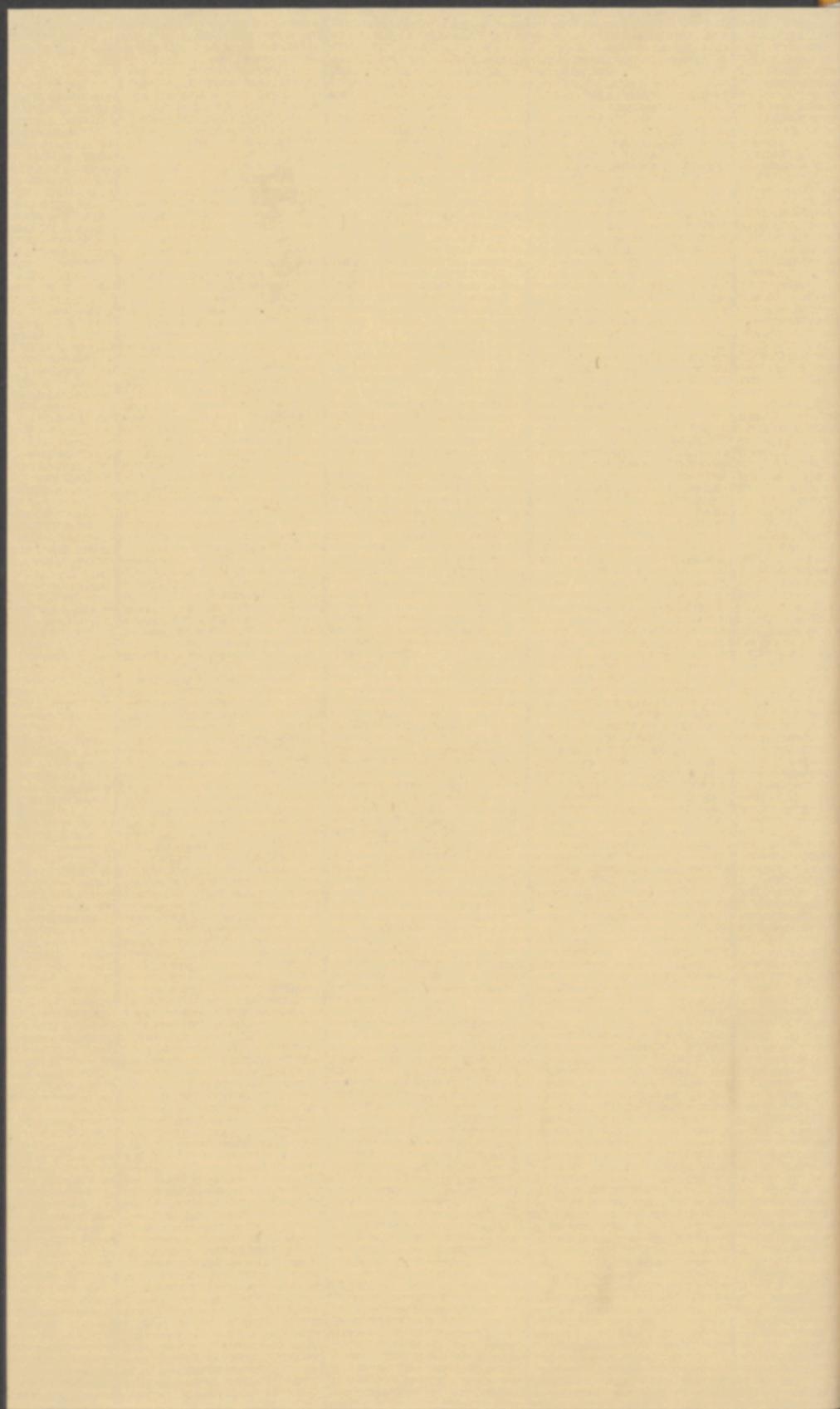
Librairie MICHEL et MÉDAN
FERRAN FRÈRES, Succ^{rs}

AVIGNON

Librairie Félibréenne
V^o J. ROUMANILLE

1893





Al batent felibre G. Jourdan
Coural Doumage,
ANDRÉ SOURREIL
A. Sourreil

OUROS D'AMOUR

(HEURES D'AMOUR)

Poésies gasconnes avec traduction française en regard



AGEN

Librairie MICHEL et MÉDAN
FERRAN FRÈRES, Succ^m

AVIGNON

Librairie Félibréenne
V^m J. ROUMANILLE.

1893

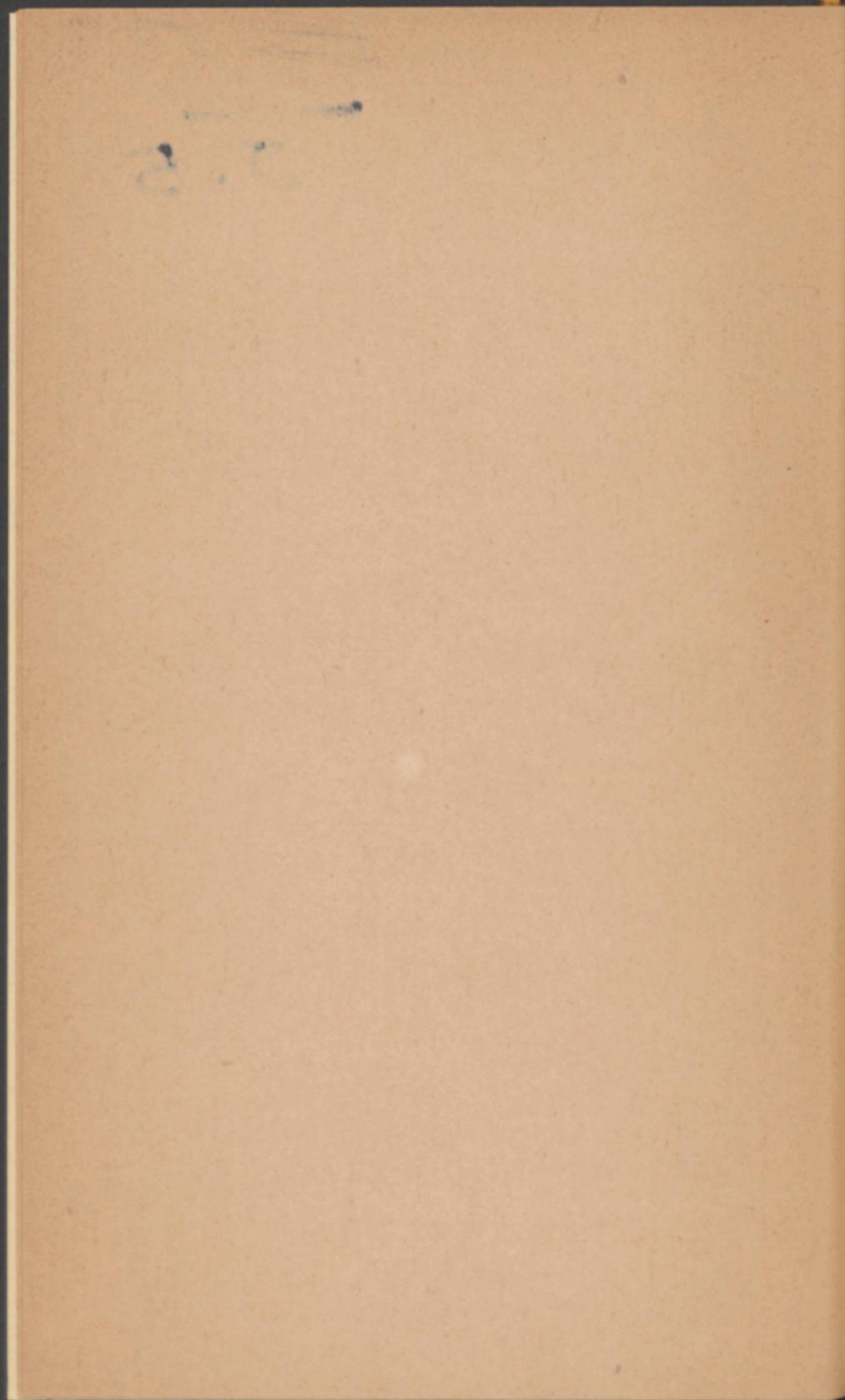
OUROS D'AMOUR

Pouesios gasounos ambe traduciú literalo.

453
J. 5

HEURES D'AMOUR

Poésies gasconnes avec traduction littérale.



PRÉFACE

FÉLIBRES ET PATOISANTS

Les premiers écrivains d'une langue doivent obéir à deux préoccupations principales :

1° Trouver un système orthographique simple et en harmonie avec le génie de la langue ;

2° Ecrire cet idiome aussi pur que possible.

C'est ce qu'ont fait les premiers félibres, Mistral en tête, et ce qui leur permit de lire uniformément les divers sous-dialectes de la langue d'oc, en même temps que leurs compositions pouvaient être classées comme *œuvres littéraires*.

Leur humble imitateur, dans le même ordre d'idées, j'ai écrit les faibles poésies que je livre aujourd'hui à la publicité.

Je ne me serais peut-être pas autorisé à venir faire ici une sorte de plaidoyer *pro domo*, au sujet des questions ci-dessus,

si à cette heure, précisément, où le Félibrige est généralement reconnu comme une renaissance littéraire vraiment sérieuse, d'aucuns ne semblaient prendre un certain plaisir à entraver la marche de l'œuvre, en levant le drapeau du schisme. Je veux parler de cette catégorie de littérateurs écrivant, avec des principes propres au français, quelquefois la langue d'oc elle-même, trop souvent, hélas ! une variété très triviale et bien avariée : *le patois*. J'ai nommé *les patoisants*.

Ces derniers ont toujours été l'écueil qu'ont cherché à éviter les maîtres, directeurs de la barque félibréenne. Le grand et regretté A. Fourès les a combattus toute sa vie, avec sa mâle énergie de poète et de savant ; et ses convictions, à ce sujet, sont partagées par tous les félibres fervents et les admirateurs passionnés de l'harmonieuse langue du Midi.

Leurs principes orthographiques, en effet, n'ont pas le moindre fondement, consistant à écrire une langue avec les règles bizarres et anormales d'une autre bien différente.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue de l'orthographe que l'œuvre des patoisants est mauvaise ; c'est surtout au point de vue de la langue qu'ils écrivent. Ils veulent, disent-ils, employer le dialecte populaire : l'idiome tel que le parle le peuple, seul maître en la matière. Ah ! le brillant maître en matière de linguistique, que le peuple illettré, insouciant de toute règle, de toute pureté de forme, et incapable même d'obéir à quelques lois, obligé qu'il serait de les établir et généralement trop peu instruit pour cela faire. Écoutons, d'ailleurs, quelques maîtres causer de la question :

« La langue parlée est sujette à des variations incessantes, » écrivait A. Fourès, dans la *Revue du Sud-Ouest* (numéro de mars 1885) ; elle n'obéit à aucune règle grammaticale ; elle fait siens des mots qui lui sont étrangers ; elle accepte,

» tantôt intacts, tantôt modifiés par la prononciation, des mots
 » et des tournures de phrases de langues sœurs qui la corrom-
 » pent et détruisent souvent son originalité. C'est le *patois* !
 » c'est le jargon ! c'est le charabia !

» Le peuple prononce son patois de manières diverses. Maints
 » individus d'une même ancienne province ou d'une subdivision
 » de province, maintes personnes du même endroit, ont des
 » prononciations bien différentes. Le félibre, qui fait œuvre
 » littéraire, ne peut donc pas écrire ce patois tel qu'il est parlé
 » par le peuple. Il serait peu intéressant pour lui d'employer
 » un parler abâtardi qui va s'oblitérant davantage de jour en
 » jour.

» La langue d'oc littéraire a des règles qui ne datent pas
 » d'aujourd'hui, et que, les uns par ignorance et les autres
 » par je ne sais quelle aberration d'esprit, ont méconnues
 » absolument. Ceux qui l'écrivent doivent, tout en conser-
 » vant l'idiome de leur région, se soumettre à ces règles impor-
 » tantes. »

Et Fourès continue en démontrant que les règles grammaticales du latin sont les nôtres, sauf quelques légères modifications.

Dans la *Revue des Langues romanes* (avril 1870, pages 120 et 121), M. Ch. de Tourtoulon écrivait : « Pour faire une œuvre
 » littéraire, c'est dans une langue et non dans un patois
 » qu'il faut écrire. Les vocabulaires des gens du peuple sont
 » insuffisants pour rendre les idées et les sentiments qui tiennent
 » la première place dans une composition de cet ordre. Il faut
 » donc corriger les vices du langage, suppléer à son indigence
 » et cependant ne point altérer les caractères distinctif du sous-
 » dialecte. De là trois opérations :

» 1^o Épurer le patois en remplaçant les formes françaises

» qui s'y introduisent depuis quelques années, par exemple
 » *glouèro, istouèro*, etc..., par les vraies formes languedociennes :
 » *glorio, istorio*, etc... ;

» 2° Créer, pour l'expression d'un certain nombre d'idées
 » abstraites, des termes qui n'existent point dans le langage
 » populaire ; et, pour cela, prendre, soit dans la langue popu-
 » laire, soit dans celle des troubadours, soit dans un dialecte,
 » ou même dans une autre langue romane, des radicaux qu'il a
 » fallu modifier logiquement d'après les lois qui ont présidé au
 » sous-dialecte employé ;

» 3° Choisir, entre deux synonymes ou deux tournures égale-
 » ment correctes, le mot ou la tournure qui conserve le mieux à
 » la langue méridionale son relief et sa couleur, tout en évitant
 » de tomber dans la singularité et l'archaïsme. C'est, on le voit,
 » un vrai travail philologique qui s'impose à l'écrivain désireux
 » d'entreprendre, dans un dialecte quelconque de la langue d'oc,
 » une œuvre réellement littéraire. »

Comme on peut s'en rendre compte, les savants linguistes qui s'occupent de nos dialectes néo-romans, ne font pas grande attention aux usages populaires que d'aucuns voudraient ériger en lois de droit étroit. Je suis de leur avis.

Cependant, ce maître incapable et capricieux, le peuple, il faut bien le suivre ou du moins l'écouter un brin, quelquefois, en matière de prononciation, notamment ! C'est ce que j'ai fait pour l'orthographe des finales. Ainsi, les mots *burlat, aimat...*, etc..., doivent-ils être écrits avec un *t* ou un *d* ? Incontestablement, au point de vue de la formation des dérivés ou du féminin, il serait plus logique de les écrire avec un *d* ; mais nulle part, je crois, du moins dans nos régions quercinoles, nous n'entendons ce *d* sonner à la fin des mots ; ce sera plutôt un *t* qui se retrouvera, même chez les mots qui par leur étymologie

devraient le moins l'avoir (1). Ex. *cat* (tête) que l'on devrait écrire *cap* (de caput) pour le distinguer de *cat* (aucun).

Il faut donc se décider à écrire *un peu* d'après la prononciation, sans quoi on tomberait dans l'archaïsme et on courrait le risque de passer pour un légiste aussi capricieux que le peuple, en voulant complètement changer une prononciation bien établie.

Pour la formation des dérivés et du féminin, nous ne serons, d'ailleurs, nullement embarrassés; une règle semble y présider: *t* se change en *d* pour les adjectifs et participes passés en *at*; en *c* pour les adjectifs en *ut*, et en *d* pour les participes en *ut*; subsiste pour les adjectifs en *et* ou *ot*, excepté pour *fret* qui fait *frejo...*, etc...

Outre les règles orthographiques ci-dessus, j'ai admis les autres adoptées par le Félibrige: *ch* = *dz* ou *tz*; *j* devant les voyelles se prononce *dz* ou *tz* ou *dzx* et *txz*, ainsi que *g* devant *e* ou *i*; la voyelle *u*, précédée des autres, a la valeur de l'*ou* français. Comme en gascon nous avons également l'*ou* français, dans *amour*, *jour*, *lou*, etc..., ces derniers mots s'écrivent et se prononcent à la française, tandis ceux où l'*u* précédé de la voyelle *o* a la valeur de l'*ou* français s'écrivent avec un accent grave sur l'*o*. *Peur*, par exemple, s'écrit *pou*.

Ces quelques explications suffiront, je l'espère, au lecteur peu habitué à la lecture des œuvres félibréennes, pour qu'il déchiffre mes « *Ouros d'Amour* ».

Ce recueil, je ne le donne pas comme une œuvre absolument irréprochable, à divers points de vue; c'est un assemblage de poésies diverses, reflets des impressions, sentiments, peines et

(1) Par un vice de prononciation, peut-être!... mais, enfin, cela est!...

joies d'un cœur de vingt ans à qui l'amour n'a pas toujours donné les ivresses promises.

Ces impressions, j'ai voulu les traduire en la langue de mon pays, pour apporter ma pierre à l'édifice de restauration littéraire de nos dialectes méridionaux et, dans la mesure de mes moyens, donner un peu d'éclat à l'idiome gascon.

Cette bonne volonté me méritera-t-elle l'indulgence du public ?

ANDRÉ SOURREIL.

Mars 1893.



OUROS D'AMOUR

QU'ES ACO ?

« Qu'es aco dounc, daban ta porto,
» Que tant souben me fai passa
» E qu'en-t-à tu toujours me porto ? »
Dises. Pramo de coumença
De te zou dire, curiouseto,
Sèi dins un pla grand embaras ;
Mès saquelai, se bos, Liseto,
Escouto un pau e zou sauras .

Dins la grando bouto embluiado,
Amoun, dins lou cèl scentilhent,
N'i'a pas d'estèlo tant daurado,
N'i'a pas de soulel tant brillhent,
Qu'achoun de flambo mai lusento
Que la de tous poulits elhous
E de rebords mai arduous
Que lous de ta bouco risento.

QU'EST-CE ?

« Qu'est-ce donc, devant ta porte, — qui tant souvent » me fait passer — et vers toi sans cesse me porte ? » — demandes-tu. Pour commencer — de te le dire, petite curieuse, — je suis dans un bien grand embarras ; — mais cependant, si tu veux, Lisette, — écoute un peu et tu le sauras.

Dans la grande voûte azurée, — là-haut, dans le ciel scintillant, — il n'y a pas d'étoile tant dorée, — il n'y a pas de soleil si brillant, — ayant de flamme plus luisante — que celle de tes jolis petits yeux, — et de bords plus ardents — que ceux de ta bouche rieuse.

Or, en sounjan à soun aimado,
A sa fenèstro, lou galant,
De ser, aimo à causi, daurado,
Entremèt lous astres flamban,
La que parei mai bloundo estèlo ;
E, caressat per sous raious,
Nourris dins soun cur, per sa bello,
Lous sentiments lous mai mistous.

Dins la campagno emberdurado,
Quand resclantissoun las cançons
Del printem, al mèt de la prado
Espelissoun de brabos flous ;
E, la bloundo abelho balento,
'Mai lou parpalhol faribol
Bènoun d'uno escapado anento,
Toutos la besita d'un bol.

Quand an causit la mai poulido,
Cado jour ban de soun cantou,
E, sus la floureto carido
Ban pausa lour milhou poutou.
Or, tu tabe, sès, ô Liseto !
La mai poulido flou del prat
Ou quauco estèlo farluqueto
Toumbado del cèl alambtrat !

Or, en rêvant à son aimée, — à sa fenêtre, le galant,
— le soir, aime à choisir, dorée, — entre les astres qui
brûlent, — celle qui paraît plus blonde étoile ; — et,
caressé par ses rayons, — il nourrit dans son cœur, pour
sa belle, — les sentiments les plus affectueux.

Dans la campagne pleine de verdure, — quand
résonnent les chansons — du printemps, par les prairies
— éclosent de jolies fleurs ; — et, la blonde abeille
vaillante, — ainsi que le folâtre papillon — viennent
d'une échappée rapide, — toutes les visiter, d'une volée.

Quand ils ont choisi la plus belle, — chaque jour ils
vont de son côté, — et, sur la fleurette chérie, — vont
poser leur meilleur baiser. — Or, toi aussi, es, ô Lisette !
— la plus jolie fleur du pré — ou quelque étoile encom-
brante — tombée du ciel embrasé !

Baqui perque, daban ta porto
Me beses tant souben passa,
E qu'en-t-à tu quicon me porto :
Car boudrioi me fa caressa,
Coumo lou bèl galant que belho,
Per la flambo de tous elhous ;
Coumo lou parpalhol, l'abelho,
Te pourta mous poutous milhous!...

Decembre 1890.



Voilà pourquoi, devant ta porte — tu me vois tant souvent passer, — et que vers toi quelque chose me porte : — car je voudrais me faire caresser, — comme le beau galant qui veille, — par la flamme de tes petits yeux ; — comme le papillon, l'abeille, — t'apporter mes meilleurs baisers !...

Décembre 1890.



MIRTA LA DROLO DEL MÈJOUR

Lèn, pla lèn es partido
Mirta la filho del Mèjour,
La bruno drolo de l'Amour,
Mirta la tant poulido!

Cat sat ount es estado,
Car es partido aban lou jour...
Mirta la drolo del Mèjour,
Pla lèn s'es en anado !...

E dumpèi, la countrado,
Per un ensourcilhaire sort
Que pertout sameno la mort,
Semblo qu'es debastado !...

Tout n'es pus que languino,
E, per las colos e pes camps,

MIRTA LA FILLE DU MIDI

Loin, bien loin elle est partie, — Mirta la fille du Midi,
— la brune enfant de l'Amour, — Mirta la tant jolie !

Personne ne sait où elle est allée, — car elle est partie
avant le jour ; — Mirta la fille du Midi, — bien loin s'en
est allée !...

Et depuis, la contrée, — par un sort de sorcier — qui
partout sèmerait la mort, — paraît être dévastée !...

Tout est languissant — et, par les collines et par les

Fan peno à bere sous galants,
Tant lour mino es chagrino!...

Mudos sount las pastouros
Qu'al jour acampoun leurs moutous ;
Muts sount pes bos lous auselous,
E loungos sount las ouros :

Car la brabo bruneto
Qu' autres cots metio tout en tren,
Sens dire per coumbèn de tems,
A fèi escapadeto.

E l'aigueto lindeto
S'enten pus canta sus calhaus,
Rounlan en fan sous pitious saus,
A l'aise, laujèreto ;

E la biso breçairo
Que coucho lous pins gingoulents
N'a pus sous èrs miroboulents
De musico encantairo !

E la jouino floureto
Espelido à l'albo, al mati,
N'a pus soun sentidis tant fi
Sus sa flèunio brouqueto ;

champs, — font peine à voir ses galants, — tant leur mine est chagrine !...

Muettes sont les bergères — qui, au jour, mènent paître leurs moutons ; — muets sont aux bois les oiseaux, — et longues sont les heures :

Car la belle brunette — qui autrefois mettait tout en train, — sans dire pour combien de temps, — a fait une petite escapade.

Et le petit filet d'eau — ne s'entend plus chanter sur les cailloux, — roulant en faisant ses petits sauts, — avec aisance.

Et la brise berceuse — qui fait incliner les pins geignants, — n'a plus ses airs merveilleux — de musique enchantée !

Et la jeune fleurette — éclore au matin, à l'aube, — n'a plus sa senteur si fine — sur sa flexible branchette.

E l'estèlo daurado
N'a pus aquel belugomen
Que luisis amount talomen
Sur sa bouco embioulado !...

Tout après Mirta, crido!
E digun sat ount a passat !.....
E tout nous dis lou nom aimat
De Mirta la poulido!

Pamens, dins la countrado
Ount, segur, èroun sous galants,
N'en manco cat; paures efants
An l'amo desoulado !...

Damb cat, dounc, es partido ;
Damb cat de gouiat del païs,
Nou n'es anado lèn d'aicis,
Mirta la tant poulido !...

.
.

Dins la nèt abelido,
Un menudot roussignoulet
Que cado ser canto tardet,
M'a 'nsegnat sa fugido ;

Et l'étoile dorée — n'a plus cet éclat — qui brille tant là-haut, — sur sa bouche pareille à l'étincelle!...

Tout après Mirta crie! — Et personne ne sait où elle a passé!... — Et tout nous dit le nom aimé — de Mirta la belle!...

Cependant, dans la contrée — où, certainement, ils étaient tous de ses galants, — il n'en manque aucun : pauvres garçons — ils ont l'âme désolée!...

Avec aucun, donc, elle n'est partie; — avec aucun jeune homme du pays, — n'est allée loin d'ici, — Mirta la tant jolie!...

.
.

Dans la nuit belle, — un tout petit rossignol — qui chaque soir chante un peu tard, — m'a raconté sa fuite;

E baici sa countado :

« Nou cèrques pus, m'a dit, Mirta

» Que tant aicis aimaias pla ;

» Al Nord, elo es anado !..

» Mès sera lèu tournado,

» Perço qu'amout ie fai pla fret

» E que soun cur toujours caudet

» Aimo la soulelado.

» En aquelo galanto,

» Cal l'ardou de nostre soulel ;

» Cal lou lum d'aquel bèl calel

» Causo qu'aicis tout canto !

» De fret ou de languino,

» Segur, en lai, mourio be !

» Crei-me, tournara lèu, tabe,

» La poulido couquino ! »

.
.

La semmano es passado

E lou brut cour dins lou païs

Que Mirta, la bruno, à pr' aicis,

Dumpèi ièr es tournado.

Et voici son récit : — « Ne cherchez plus, m'a-t-il dit,
» Mirta — que si nombreux, ici, vous aimiez tant ; — au
» Nord elle est allée !... »

» Mais elle reviendra vite, — parce que là-haut il fait
» bien froid — et que son cœur, sans cesse ardent, — aime
» l'ensoleillement.

» A cette amante, — il faut la chaleur de notre soleil ; —
» il lui faut la lumière de ce beau *cael* (1), — cause que
» tout, ici, chante.

» De froid ou d'ennui, — certainement, en ces lieux
» elle mourrait bien ! — Crois-moi, elle reviendra bientôt,
» aussi, — la jolie coquine ! »

.
.

La semaine est passée — et le bruit court dans le pays
— que Mirta, la brune, par ici, — depuis hier est de
retour.

(1) Vieille lampe.

Countan soun escapado,
Nous dit qu'amount, al fret païs,
Al delai la Lèiro, à Paris,
On pot pas èstre aimado :

Coumo la nèu gelado,
Lous curs sount frets, bèn à bèl tal,
E, lou gouiat a pla trabal
Per plaire à soun aimado !

Pèi, ço que l'ennaujabo,
Ma fe, dis qu'aco-z-èro pla,
Aco 's d'entendre lou parla
Qu'aqui se ie parlabo !

Ah ! tab', es pla garido
De l'embejo de daiss' aicis
Per ana courre 'nta Paris ;
E, Mirta, la poulido,

De mai, dis, la bruneto,
Que pes galants, fils de l'Amour,
I'a per aima que lou Mèjour,
Ount drolo es urouseto !...

Racontant son escapade, — elle nous dit que là-haut, au froid pays, — au delà de la Loire, à Paris, — on ne peut pas être aimée :

Comme la neige glacée, — les cœurs sont froids, tous, sans exception, — et le jeune homme a beaucoup de peine — pour parvenir à plaire à son aimée !

Ensuite, ce qui l'ennuyait, — ma foi, elle dit que c'était beaucoup, — c'était d'entendre le dialecte — qu'on y parlait !...

Ah ! aussi, elle est bien guérie — de l'envie de quitter ici — pour aller courir à Paris ; — et, Mirta, la jolie,

De plus, prétend, la brunette, — que pour les amants, fils de l'Amour, — il n'y a pour aimer que le Midi, — où jeune fille est heureuse !...

LA BENUS GAROUNENCO

A CH. RATIÈ.

Oh ! que sès poulido, gascouno !
Que toun image bènt souben
M'aparesse, sacripandouno,
Dins mous raibes de gai jouben
Grand amourous de bèutat puro !
Que me plases damb la douçou
De ta captibairo figuro
E que, simplò, as bouno faiçou !...

Ta potò es prino e lou sourire
Ensourcilhaire se i'espand
En nous moustran, antal qu'un lire,
Tas dents qu'a pintrados lou blanc...
E soun poutou nous fai embejo,
Oh ! mès, embejo à fa fremi,
Car on dirio que la daurejo
Lou fèt, tant es biu soun carmi !

LA VÉNU S GARONNAISE

A CH. RATIER.

Oh ! que tu es jolie, Gasconne ! — Que ton image vient souvent, — m'apparaître, ô friponne, — dans mes rêves de gai jouvenceau — grandement épris de beauté pure ! — Comme tu me plais par la douceur — de ton physique charmeur — et que, simple, tu as bonne façon !...

Ta lèvre est délicate et le sourire — ensorceleur sur elle s'étale — en nous montrant, pareilles au lys, — tes dents qu'a peintes le blanc... — et son baiser nous fait envie, — oh ! mais une envie folle, — car on dirait que la dore — le feu, tant est brillant son carmin !

Toun èl, coumo uno biolo ardentò
Dins un fèt escantit, luisis,
E, la couquinaio plasento
Dins soun linde azur se legis :
Doux mesclage de desirenço
E de mouderado passiu
Amai de grandò endiferenço
Per ço que toco à l'amour biu !

Ta fino pèl un pau negrouno
E tous pièls espes et frisats
Mostroun que sès be la pitiouno
De nostres païs soulelhats
Ount fai, del soulel la cauduro,
Que tout ie pouosso bigourous
E qu'en la coumbo ou la nauturo,
Se ie trobo lou merbelhous !

Sès pas timido ni besiado ;
E quand t'en bas, lou cap lebat,
Coumo as l'air' escarabilhado !
Tout nous fai bere la santat
Dins tu : ta cinturo un bri forto,
Mès souplo ; e tous bras bigourous ;
E ta pèitrino que se porto
A l'aban, pes èls amourous.....

Ton œil, comme un charbon ardent — dans un feu qui s'éteint, luit, — et la friponnerie qui plait, — dans son pur azur se lit : — doux mélange de désir — et de modérée passion — et même de grande indifférence — pour ce qui concerne l'amour vif !

Ta fine peau un peu brune — et tes cheveux épais et frisés — démontrent que tu es bien la fille — de nos pays ensoleillés — où fait, du soleil la chaleur, — que tout y vient vigoureux — et qu'en le bas-fond ou la hauteur, — s'y rencontre le merveilleux !

Tu n'es timide ni faiseuse de manières ; — et quand tu vas, levant la tête, — comme tu as la mine éveillée ! — Tout nous fait voir la santé — en toi : ta taille un peu forte, — mais souple ; et tes bras vigoureux, — et ta poitrine qui se porte — à l'avant pour les yeux de l'amoureux.

Ei bist abal, dins la Proubenço,
Brabo, *bello à fa beni fol*,
Dambe soun frount en acourdenço,
Sa mato pèl, soun clinat col,
Dambe sa pèitrino dubèrto
E soun coustume naciounal,
L'encantarèlo chato alèrto
De l'amit païs méjournal.

Mès quand sous tresors atmirabi,
En beren tout ço que besioi,
A tu tabe, bello, pensabi,
E, fiéromen, en iou disioi :
« Se l'an la Benus arlatenco,
» Nous aus, bruno, amb l'èl que luis,
» Abèn la Benus garounenco,
» Alai ount lou pruniè flouris ! »

E sès Benus ! E sès diuessò !
As tout d'uno dibinitat :
L'aise, lou bèl, douço tendresso
E l'impoussento majestat.
Pèi, ô ninfo de la Garouno !
E nou ço mendre, toun foulart
Qu'es tournejat dambe tant d'art,
A toun frount pur sèrt de courouno !

J'ai vu là-bas, dans la Provence, — jolie, belle à faire perdre la tête, — avec son front aux lignes régulières, — sa peau au teint mat, son cou légèrement incliné, — avec sa poitrine découverte — et son costume national, — l'enchanteresse *jouvencelle alerte* — de l'ami pays méridional.

Mais quand ses trésors j'admirais, — en voyant tout ce que je voyais, — à toi aussi, belle, je pensais, — et, avec fierté, en moi je me disais : — « S'ils l'ont, la Vénus d'Arles, » — nous autres, brune, avec l'œil en feu, — avons la Vénus » garonnaise, — là-bas où le prunier fleurit ! »

Et tu es Vénus ! Et tu es déesse ! — Tu as tout d'une divinité : — l'aise, le beau, douce tendresse, — et l'imposante majesté. — Puis, ô nymphe de la Garonne ! — et cela n'est pas le moindre de tes charmes, ton foulard — qui est chiffonné avec tant d'art — à ton front serein sert de couronne !

La Parisenco francilhoto
Pot be assaja de te blaga,
Dire que sès païsanoto
Per toun coustume e toun parla ;
Daisso-lo fa, boto ! Sès bello
Antal, damb ta simplicitat,
Mai qu'elo z'es, la bantarèlo,
Damb soun fatras tant coumplicat !

E pèi, t'appèloun païsano,
Pramo de te fa corp-doulou,
Aques que la rancuno escano !
Mès aco 's toun titre d'ounou
Mai bèl e perque lous felibres
T'aiman, estèlo que lusionis,
E te cantan dins nostres libres,
Car s'incarno en tu lou païs !...

Jambiè 1892.



La Parisienne francimande — peut bien essayer de te blaguer, — dire que tu es petite paysanne — par ton costume et ton parler; — laisse-la faire, va ! Tu es belle — ainsi, avec ta simplicité, — plus qu'elle ne l'est, la vantarde, — avec son fatras tant compliqué !

Et puis, ils t'appellent paysanne, — pour t'embêter, — ceux que la rancune étouffe ! — Mais c'est ton titre d'honneur — plus beau et pourquoi les félibres — t'aimons, étoile qui luit, — et te chantons dans nos livres, — car s'incarne en toi notre pays !...

Janvier 1892.



LOU CUR PANAT

« Daisso m' un pau, brabo miêto,
» Bere un souris de ta bouqueto
» E tounba 'n bri de tous elhous,
» Sus iou, lous ardourous raious!
» Oh! se te plai, bello mainado,
» N'aches pas l'aurelho barado
» Quand es à tous pès lou gouiat
» Que toun mepres pot rendre fat!... »

Antal disio, mountan dins l'aire,
Amount en-t-à lou cande azur,
Uno bouès de jouine cantaire.
Escandilhan, lou cèl, l'escur
Esclarsissio 'n bri, car d'estèlos,
Lou firmamen, tout mirgalhat,
Semblabo al printems un grand prat
Tout capelat de pimparèlos!

LE COEUR VOLÉ

« Laisse-moi un peu, mignonne, — voir un souris de
» ta petite bouche — et tomber un brin de tes petits yeux,
» — sur moi, les rayons brûlants! — Oh! s'il te plaît,
» jolie jouvencelle, — n'aie pas l'oreille fermée — quand
» à tes pieds est le jeune homme — que ton mépris peut
» rendre fou!... »

Ainsi disait, montant dans l'air, — là-haut vers le pur
azur, — une voix de jeune chanteur. — Brillant, le ciel,
l'obscurité — dissipait un peu, car, d'étoiles — le firma-
ment tout parsemé, — ressemblait à un grand pré, au
printemps, — tout couvert de boutons d'or!

Zefir, de sa tèbio alenado
Tout embaumado de sentous
Presos en passan sus las flous,
Fasio patoulha la brancado,
E, dins lou found, costo lou prat
Per l'èrbo prino emberdurat,
Prat que sa lindo aigo arousabo,
Un riu courent cascadejabo !...

« Qual es aco ? disio la bello,
» Que gauso enquèr me damanda,
» Pecaire ! uno afeciu noubèlo !
» De cur ! Cadrio m'en coumanda
» Un autre ! Bai-t-en, ô questaire !
» Car nou 'n èi pus ! Me l'an panat
» E dinguos aicis, soun raubaire,
» Lou maissant, me l'a pas tournat !...

» Passo toun cami, recercaire !
» N'a pas per tu, sul bord del lan
» Daissat d'espigos, lou segaire !
» Tant pis, se lou tems de cap d'an
» Es dur ! Per calma ta soufrenço,
» Podi pus mèmo, moun amit,
» Balha 'n brinoutou d'esperenço
» A toun cur, d'amour aganit !... »

Zéphire, de son souffle tiède — tout embaumé des senteurs — prises en passant sur les fleurs, — faisait caqueter la ramée — et, dans le fond, le long d'un pré, — au vert gazon, — pré que son eau claire arrosait, — un filet d'eau bégayait !...

« Qui c'est-il donc ? disait la belle, — qui ose encore me
» demander, — pauvrete ! une affection nouvelle ? — Un
» cœur ! mais il faudrait m'en commander — un autre !
» Va-t-en, ô quêteur ! — car je n'en ai plus ! On me l'a volé
» — et jusqu'ici, son ravisseur — le méchant, ne me l'a
» pas redonné !... »

» Passe ton chemin, ô glaneur ! — N'a pas pour toi, sur
» le bord du sillon, — laissé d'épis, le moissonneur ! — Tant
» pis, si le temps du premier de l'an — est dur ! Pour
» calmer ta souffrance, — je ne peux même pas, mon ami,
» — donner un tout petit peu d'espérance — à ton cœur,
» d'amour affamé !... »

— « Daisso-me, saquelai, Liseto,
» Bere un souris de ta bouqueto !
» Daisso de tous poulits elhous
» Toumba sus iou lous cauds raiòus !
» Digo-me bèn al clar de luno,
» Que ma presenço t'empourtuno,
» E qu'enquèro t'a pas tournat
» Toun cur, lou que te l'a panat !... »

E lou galantou suplicabo
De tant cattibairo faiçou
Que la bello, que l'escoutabo,
Enfin, anguèt à soun cantou.
Et la luno que s'alucabo
Besiadomen à l'ourizou,
Pousquèt ausi que trentinabo,
Ardent, un amoureux poutou !

Al cap d'un pau, disio la bello :
« Oh ! nou, nou, n'èi sentit jamai
» Dinqu'aici 'no emouciu parèlo
» E que me bouleguesse mai !
» Ço qu'èi achut es endicible !
» Es un transport ! Es lou bounur !
» Mès cresi be qu'es fort poussible
» Que siosqu'aro tournat moun cur !...

« Laisse-moi, néanmoins, Lisette, — voir un souris de ta
» petite bouche! — Laisse de tes jolis petits yeux — tomber
» sur moi les chauds rayons! — Dis-moi bien au clair de
» lune — que ma présence t'importune — et qu'encore ne
» t'a pas redonné — ton cœur, celui qui te l'a ravi!... »

Et le jeune galant suppliait — d'une tant captivante
façon — que la belle, qui l'écoutait, — enfin vint à son
côté. — Et la lune qui s'allumait — timidement à l'ho-
rizon, — put ouïr qui petait, — ardent, un amoureux
baiser!...

Au bout d'un instant, disait la belle : — « Oh! non,
» non, je n'ai jamais senti — jusqu'ici, un semblable
» émoi — et qui me remuât tant! — Ce que j'ai éprouvé
» est indicible! — C'est un transport! c'est le bonheur!
» — Je crois bien qu'il est fort possible — que soit mainte-
» nant revenu mon cœur!...

- » Podes t'arresta, recercaire !
- » A prou per tu, sul bord del lan
- » Daissat d'espigos lou segaire !
- » Tant pis, se lou tems de cap d'an
- » Es dur ! Per calma ta souffrenço
- » Poudrèi, segur, ô bèl amit !
- » Proucura mai que l'esperenço,
- » A toun cur, d'amour aganit... »



» Tu peux t'arrêter, ô glaneur ! — A suffisamment laissé
» pour toi sur le bord du sillon — d'épis, le moissonneur !
» — Tant pis si le temps du premier de l'an (1) est dur !
» — Pour calmer ta souffrance, — je pourrai, c'est certain,
» ô bel ami ! — procurer plus que l'espérance — à ton cœur
» d'amour affamé !... »

(1) La mauvaise saison.



LA PREGUÈRO DE LA PIUCÈLO

A fenit soun cami
Enquèro uno journado ;
Tout s'aprèsto à dourmi ;
La nèt es aribado :
Diu grand, mèstre del cèl
E tabe de la tèro,
Diu tant fort et tant bèl,
Escouto ma preguèro.

Mèrci, Diu, gramaci,
De m'abe councerbado
En santat dingu'aici !
Sèi escarabilhado
E jamai lou souci,
A moun amo doulento,
N'a tirat pel souffri
Uno planjo escousento !

LA PRIÈRE DE LA VIERGE

A fini son chemin — encore une journée ; — tout s'ap-
prête à dormir, — la nuit est arrivée ; — Dieu grand,
maître du ciel — et aussi de la terre, — Dieu si puissant
et si sublime, — écoute ma prière.

Merci, Dieu, grand merci, — de m'avoir conservée —
en santé jusqu'ici ! — Je suis éveillée — et jamais le
souci, — à mon âme souffrante, — n'a arraché par la
souffrance — une plainte cuisante !

Enquèro de mous èls,
Jamai, la grumilheto
N'a rounlat sous grumèls
Sus bords de ma gauteto,
E, lous clars tindomens
De ma bouès de sereno
N'an fèit lous cridomens
Des sangluts de la peno.

La bito me souris
E me semblo encantado ;
Tout dins elo luis ;
Ma cercairo pensado
Pertout bei lou bounur,
Lou rire es sus mas potos,
La joiò es dins moun cur
E nou raibi que botos !

De tout aco, Diu bou,
Sèi pla recounessento ;
Mès escusas,... perdou,
Se sèi trop empaciento !...
Lou reloge del tems,
D'uno claro tindado,
A trucat moun printems
Amb ma bintièmo annado !...

Encore, de mes yeux, — jamais les larmes — n'ont roulé — le long de ma joue, — et les clairs tintements — de ma voix de sirène — n'ont formé le cri — des sanglots de la peine.

La vie me sourit — et me semble enchantée : — tout en elle brille ; — ma pensée chercheuse — voit partout le bonheur ; — le rire est sur mes lèvres, — la joie dans mon cœur — et je ne rêve que fêtes !

De tout cela, Dieu bon, — je vous suis bien reconnaissante ; — mais pardon, excusez, — si je suis trop impatiente ! — l'horloge du temps, — d'une nette sonnerie, — a annoncé mon printemps — en sonnant ma vingtième année !

D'amigos m'an countat,
Souben, qu'èri poulido
E que d'un bèl gouiat
Diurioi esta carido;
M'an dit que moun cur bou
E moun amo amourouso,
D'un serious galantou
Farioun la bito urouso !

Me z'an dit tant souben
Qu'èi fenit per zou crere !
Mès, ei-las ! pla loungetms,
E, sens jamai lou bere,
Ei esperat aquel
Qu'en benin me zou dire,
Me pourtario damb el,
Del bounur lou delire !...

.
.

Oh ! Diu, quand lou printems
A floucat lou campèstre
E dins lous curs countents
A boudat lou bèn-èstre,
Lous parpalhols urous
Se cèrcoun dins la prado,
E lous ausèls jaulhous,
Al mèt de la brancado ;

Des amies m'ont conté, — souvent, que j'étais jolie —
et que d'un beau jeune homme — je devrais être chérie ;
— elles m'ont dit que mon bon cœur — et mon âme
amoureuse, — d'un sérieux petit galant — rendraient la
vie heureuse !

Elles me l'ont dit si souvent — que j'ai fini par le
croire ! — Mais hélas ! bien longtemps — et sans jamais
le voir, — j'ai attendu celui — qui venant me le dire, —
me porterait, avec cet aveu, — du bonheur le délire !

.....
.....

Oh ! Dieu, quand le printemps — a fleuri les champs —
et dans les cœurs contents — a versé le bien-être, — les
papillons heureux — se cherchent dans la prairie, — et
les oiseaux babilleurs, — dans la ramée ;

Ious nebejous pruniès
Fan torce lours brouquetos
Coumo lous pressiès,
Pramo que lours flouretos
Poscoun se couireja
Damb l'ajudo de l'aire
Que fai trantouleja
Lour flouquet parfumaire.

E lous galants aimats,
Per las pitiounos traulhos
Dins un bos, arrucats,
Ban fa lours countaralhos
Ou canta lous couplets
De cançons amourosos,
A l'aise, bèn soulets,
Damb lours migos urousos !...

Dins la naturo, doun,
Tout per aima se cèrco !...
E, jamai sus moun froun,
L'amour per iou fan bèrco,
Enquèro s'es pausat
Dambe sa flambo ardento,
Lou poutou de l'aimat
Que me rendrio contento !...

Les neigeux pruniers — inclinent leurs souples branches,
— ainsi que les pêcheurs, — afin que leurs fleurettes —
puissent se coudoyer, — avec l'aide de l'air — qui fait
frétiller — leurs groupes embaumés.

De même, les galants aimés, — à travers les sentiers —
dans un bois, dérobés, — vont dire leurs contes — ou
chanter les couplets — de chansons d'amour — à l'aise, bien
seulets, — avec leurs mies heureuses !...

Dans la nature, donc, — tout pour s'aimer se recherche !...
— Et jamais sur mon front, — l'amour pour moi faisant
exception, — encore ne s'est posé — avec sa flamme
ardente, — le baiser de l'aimé — grâce auquel je serais
satisfaite !...

E sèi à mous bint ans !
E jamai, malurouso,
De toujes mous galants,
Cat m'a fèito amourouso,
Quand per iou lou bounur
Serio d'abe dins l'amo,
Per qu' boudrio moun cur,
Coumo un fèt que bous cramo !...

E qu'es la bito, Diu,
S'à la bintièmo annado,
Per un cande amour biu
L'amo n'es pas burlado ?...
Es lou printems sens flous !
Es la caudo estibado
Sens soulel, sens cançous !
Es l'estèlo acatado !

Es lou grand riu courent
Dount l'aiguetto cantairo
Lusis coumo l'argent
E s'en bai, trastejairo,
Se pèdre jou' l' roucas !
Es la bouto embluiado
Qu'un negre niboulas
Ten toujours capelado !

.
.

Et je suis à mes vingt ans ! — Et, jamais, malheureuse, — de tous mes galants, — aucun ne m'a faite amoureuse ; — quand pour moi le bonheur — serait d'avoir dans l'âme, — pour celui qui désirerait mon cœur, — comme un feu qui transporte !...

Et qu'est la vie, Dieu, — si à la vingtième année, — par un pur amour vif — l'âme n'est pas dévorée ? — C'est le printemps sans fleurs ; — c'est le chaud été — sans soleil, sans chansons ! — et l'étoile dérobée !...

C'est la rivière — dont l'eau chanteuse — réfléchit la lumière comme l'argent — et qui va, errante, — se perdre sous un rocher ! — C'est la voûte azurée — qu'un noir nuage — tient toujours recouverte !...

.....

.....

E iou serioi antal !
E berioi ma joubenço
Passa touto à bèl-tal
Sens abe counessenço
De co qu'aco 's aima !...
E mous jours de bielhesso
Trentinaïoun douma
Damb touto ma tendresso !...

.
.

O Diu ! n'oublides pas
Que sèi bèn amourouso
E boutas sus mous pas,
Per me fa bèn urouso,
Lou que me pourtara
Dins moun cur de pitouno
Ço que pot desira
L'aimado galantouno !

Enquèro uno journado
A fenit soun cami ;
La nèt es aribado,
Tout s'aprèsto à dourmi :
Diu grand, mèstre del cèl
Et tabe de la tèro,
Diu tant fort e tant bèl,
Escouto ma preguèro !

Et je serais ainsi ! — Et je verrais ma jeunesse — passer
toute à la suite, — sans avoir connaissance — de ce qu'est
aimer !... — Et mes jours de vieillesse — arriveraient
demain, — me trouvant avec toute ma tendresse ! (1)

.
.
O Dieu ! n'oubliez pas — que je suis bien amoureuse —
et placez sur mes pas, — pour que je sois bien heureuse, —
celui qui m'apportera — dans mon cœur de jeune fille —
ce que peut désirer — l'aimée petite amante !...

Encore une journée — a fini son chemin ; — la nuit est
arrivée, — c'est l'heure de dormir. — Dieu grand, maître
du ciel, — et aussi de la terre, — Dieu si puissant et si
sublime, — exauce ma prière !...

(1) Avant que j'aie pu placer ma tendresse.

QUAND ME DISIOS !

Quand i'a loungtems d'aco, dejà,
Me diguères, sacripandouno :
« Lou gouiat que boudrioi aima
» Dount boudrioi esta galantouno,
» Es tu, tu soul, moun brabe Andriu »,
Iou te creseguèri sincèro,
E rebourdèt, d'uno emouciu
Douço, moun amo fisancièro.

Quand en anan nous permena,
Lous seros de nèts abelidos,
En nous counduren per la ma,
Sus bords de ribetos flouridos,
Disios : « Damb tu, poulit galant,
» Ma bito nou pot qu'èstre urouso ;
» Tabe, bisquen en nous aiman »,
Alabets, te cresioi seriouso.

QUAND TU ME DISAIS

Quand, il y a longtemps de cela, déjà, — tu me dis, petite luronne : — « Le jouvenceau que je voudrais aimer, » — dont je voudrais être la petite amante, — c'est toi, » toi seul, mon brave André », — je te crus sincère — et déborda, d'une émotion — douce, mon âme crédule.

Lorsqu'en allant nous promener, — les soirs de nuits embellies, — en nous conduisant par la main, — sur des rives fleuries, — tu disais : « Avec toi, gentil galant, — ma vie ne peut qu'être heureuse ; — aussi, vivons en nous aimant », — alors je croyais que tu parlais sérieusement.

Quand me fasios lou seromen
Que poudioi esta sègur qu'èro
Per iou toun milhou pessomen,
Cresioi la causo bertadièro :
Sabioi pas que poudio menti
Une bouqueto tant besiado
Que lou rousset e lou carmi,
Ensemble, an tant bèn decourado !

Ei-las ! ei-las ! tout cambio aicis !
Lou bounur a courto durado ;
Fenno bello souben mentis,
Sus tout quand es per forço aimado,
E, sens crenta de brigalha
Lou cur que 'n a fèi sa mestresso,
En un noubèl, sens perpelha,
D'un tendre amour bai fa proumesso !...

As agit antal, tu tabe,
Sens redouta que ma soufrenço
Pousquèsse, e dibios zou sabe,
Pamens, abe per consequenço
De, belèu, me rendre cadut.
As cambiat, tu tabe, maissantò,
E toun mespres m'es tant pesut
Qu'adoro, res de bèl m'encanto !

Lorsque tu me faisais le serment — que je pouvais être certain qu'était — pour moi ta meilleure pensée, — je croyais la chose vraisemblable : — je ne savais pas que pouvait mentir — une petite bouche tant délicate — que le rose fin et le carmin, — ensemble, ont si bien décorée !

Hélas ! hélas ! tout change ici-bas ! — Le bonheur a courte durée ; — femme belle souvent ment, — surtout quand elle est par beaucoup aimée, — et, sans craindre de broyer — le cœur qui en a fait sa maîtresse, — à un nouveau, sans répugnance, — d'un tendre amour va faire la promesse !...

Tu as agi de la sorte, toi aussi, — sans redouter que ma souffrance — puisse, et tu devais le savoir, — cependant, avoir pour conséquence — de, peut-être, me rendre presque fou. — Tu as changé, toi aussi, méchante, — et ton mépris m'est tant à charge, — que, maintenant, rien de beau ne m'enchanté !...

M'as oublidat ! è-be, tant pis !
Toun afeciu s'es emboulado
Cha-z-un autre ! *De profundis* !
De m'aima, n'ères pas fourçado ;
Mès perque m'as pas abertit
Que cessarios d'èstre amourouso
De iou ? Belèu, se z'abios dit,
T'aurioi cresegudo seriouso !...

Ei-las ! ei-las ! tout cambio aicis !
Lou bounur a courto durado ;
Fenno bello souben mentis,
Sus tout quand es per forço aimado,
E, sens crenta de brigalha
Lou cur que 'n a fèi sa mestresso,
En un noubèl, sens perpelha,
D'un tendre amour bai fa proumesso !...

Jambiè 1892.



Tu m'as oublié ! eh bien, tant pis ! — Ton affection s'est envolée — chez un autre ! *De profundis!* — De m'aimer tu n'étais pas forcée ; — mais pourquoi ne m'as-tu pas averti — que tu cesserais d'être amoureuse — de moi ? Peut-être, si tu me l'avais dit, — t'aurais-je crue sérieuse !...

Hélas ! hélas ! tout change ici-bas ! — Le bonheur a courte durée ; — femme belle souvent ment, — surtout quand elle est par beaucoup aimée, — et, sans craindre de broyer — le cœur qui en a fait sa maîtresse, — à un nouveau, sans répugnance, — d'un tendre amour va faire la promesse !...

Janvier 1892.



L'AMOUR

A F. TROUBAT.

L'amour es ple d'engratitudo ;
Balho per cots à nostres curs
L'empenado beatitudo,
Mès tabe, coumbèn de malurs

Que nous gardo ! Mio sincèro
Es presqu'autant qu'un mèrle blanc,
Uno grando e basto chimèro
Que, sens trouba, loungtems cercan.

E per plaire à fenno poulido
I'a pas gouiat à cur gaffat
Que, dins sa clèsco emmalaudido,
N'ache l'idèio à fa lou fat !

L'AMOUR

A F. TROUBAT.

L'amour est plein d'ingratitude ; — il donne parfois à nos cœurs — la parfaite béatitude ; — mais aussi, combien de malheurs

Qu'il nous garde ! Amante sincère — est presque autant qu'un merle blanc — une grande et vaste chimère — que, sans trouver, longtemps nous cherchons.

Et pour plaire à femme jolie, — il n'est pas de jeune homme au cœur mordu — qui, dans sa tête malade, — n'ait idée à faire des folies !

L'ausèl sarrat dins la brancado,
Autant que bol pot, en cantan,
Teni 'no bello delectado ;
Lou galant pot pas ne f' autan.

Russira per courto passado
A coutenta bèn tendromen
La que sera sa bèn aimado ;
Mès que counte pas per loungetems !

Car bèn souben, mio sincèro
Es presqu' autant qu'un mèrle blanc,
Uno grandò e basto chimèro
Que, sens trouba, loungetems cercan!...

E saquelai, la fe jurado
Duro per cot mai d'un printems!...
Las amours à loungo durado
Se besoun enquèr prou souben...

Car, cots que i' a, mio sincèro
N'es pas autant qu'un mèrle blanc,
Uno grandò e basto chimèro
Que, sens trouba, loungetems cercan!...

L'oiseau caché dans la ramée, — autant qu'il veut peut, en chantant, — tenir une belle charmée; — le galant ne peut en faire autant !

Il réussira pour courte période, — à contenter bien tendrement — celle qui sera sa bien-aimée ; — mais qu'il ne compte pas que ce soit pour longtemps !

Car, bien souvent, mie sincère — est presque autant qu'un merle blanc, — une grande et vaste chimère — que, sans trouver, longtemps nous cherchons !...

Et cependant, la foi jurée — dure parfois plus d'un printemps ; — les amours à longue durée — se voient encore assez souvent ;

Car quelquefois, mie sincère — n'est pas autant qu'un merle blanc, — une grande et vaste chimère — que, sans trouver, longtemps nous cherchons !...

CANTAS, AUSÈLS !

(*Cançon*)

I

Es tournat bèl printems,
Amb sas brabos journados,
Sous perfums enibrents
E sas colos floucados !
Per saluda lous jours
D'uno sasou tant bello,
Lou tems de las amours
E de la pimparèlo :

REFRIN

Cantas, cantas, ausèls,
Bostres aires mai bèls !
Sarrats dins las branquetos,
Digas de cançonnetos
Empenados d'amour,
E, dins tout bostr' entour,
Bounur que Diu nous mando,
Pourtas la joiò cando !

CHANTEZ, PETITS OISEAUX !

(Chanson)

I

Est revenu beau printemps, — avec ses bonnes journées,
— ses parfums enivrants — et ses collines fleuries ! —
Pour saluer les jours — d'une saison si belle, — le temps
des amours et des pâquerettes :

REFRAIN

Chantez, chantez, oiseaux, — vos airs les plus beaux !
— Cachés dans la ramée, — dites des chansons —
imprégnées d'amour, — et, dans tout votre entour, —
bonheur que Dieu nous envoie (1), — portez la pure joie !

(1) Pour *encerra*.

II

Pes camis deraubats,
Damb lours bellos miguetos,
Ban ana lous gouïats
Se parla d'amouretos.
Per breça tendromen
Lours amos muscladissos,
E, de l'encantomen,
Bresa las barradissos,

Cantas, cantas, ausèls,
Bostres aires mai bèls !
Sarrats dins las branquetos,
Digas de cançonnetos
Empenados d'amour
E, dins tout bostr' entour,
Bounur que Diu nous mando,
Pourtas la joiò cando !

III

Dins lou bos souloumbrous,
Pescaran la raibado,
Lou galant malurous
E la bello olvidado.

II

Par les sentiers dérobés, — avec leurs belles petites
mies, — vont aller les jeunes gens — se parler d'amou-
rettes. — Pour bercer tendrement — leurs âmes prêtes à
se confondre, — et, de l'enchantement, — briser les barrières,

Chantez, chantez, oiseaux — vos airs les plus beaux !
— Cachés dans la ramée, — dites des chansons —
imprégnées d'amour — et, dans tout votre entour, —
bonheur que Dieu nous envoie, — portez la pure joie !

III

Dans le bois ombreux — chercheront la rêverie, — le
galant malheureux — et la belle oubliée ; — pour, dans

Per, dins lour paure cur,
Fa tourna l'esperenço,
E, dambe lou bounur,
Fa 'n ana la soufrenço,

Cantas, cantas, ausèls,
Bostres aires mai bèls !
Sarrats dins las branquetos,
Digas de cançonnetos
Empenados d'amour,
E, dins tout bostr' entour,
Bounur que Diu nous mando,
Pourtas la joiò cando !

IV

Pel cantaire d'amour,
Lou felibre souscaire,
Que, souben, tout un jour,
Per s'enspira, pecaire,
Espèro un brut de bent,
Un glou-glou de l'aigüeto
Ou l'airet entraînent
De quauco cançonneto,

Cantas, cantas, ausèls,
Bostres aires mai bèls !

leur pauvre cœur, — faire renaître l'espérance, — et,
grâce au bonheur, — faire fuir la souffrance,

Chantez, chantez, oiseaux, — vos airs les plus beaux !
— Cachés dans la ramée, — dites des chansons —
imprégnées d'amour, — et, dans tout votre entour, —
bonheur que Dieu nous envoie, — portez la pure joie !

IV

Pour le chanteur d'amour, — le félibre rêveur, — qui,
souvent, tout un jour, — pour s'inspirer, le pauvre ! —
guette un bruit de vent, — un glou-glou de filet d'eau —
ou le petit air entraînant — de quelque chansonnette,

Chantez, chantez, oiseaux, — vos airs les plus beaux !

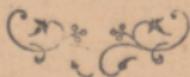
Sarrats dins las branquetos,
Digas de cançonetos
Empenados d'amour,
E, dins tout bostr' entour,
Bounur que Diu nous mando,
Pourtas la joiò cando !

Mai 1890.



Cachés dans la ramée, — dites des chansons —
imprégnées d'amour, — et, dans tout votre entour, —
bonheur que Dieu nous envoie, — portez la pure joie!

Mai 1890.



BIBÈS, FLOURETOS !

I

Sount aquis las flous qu'a culidos ;
Sas mas las an coupados ièr
Qu'à peno s'èroun espelidos ;
E iou, de las abe sèi fièr,
Car me rapelaran, aimados,
De ma jouinesso lou boun tems,
Pus tard, quand aurèi pla d'annados,
E de ma bito, lou printems !

REFRIN

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungtems bous councerba
Bèn embaumados e fresquetos,
Tout ço que boun cadra, farèi,
E, bou 'n proumeti, balharèi !...

VIVEZ, FLEURETTES!

I

Elles sont là les fleurs qu'elle a cueillies; — ses mains les ont coupées hier — où à peine elles étaient écloses; — et moi, de les avoir je suis fier, — car elles me rappelleront, aimées, — de ma jeunesse le bon temps, — plus tard, quand j'aurai beaucoup d'années, — et, de ma vie, le printemps!

REFRAIN

Vivez, mes jolies fleurettes! — Afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai!

II

Que m'es douço lour soubenenço !...
Dins la gareno dralhabian,
Nostres curs rases d'ensoucienco,
E, costo à costo, marchabian,
Parlan de tout, diren grand causo,
Car sian esmouguts un brinet,
Quand diguèt al cap d'uno pauso :
« Bos pas que faguen un bouquet ? »

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungtems bous councerba
Bèn embaumados e fresquetos,
Tout ço que bous cadra, farèi
E, bou 'n proumeti, balharèi !...

III

De sous dettous, boulguèt, souleto,
Sens crento de se fatiga,
Coupa cantorto amai rouseto
Sens, ardido, s'enroumega ;
E, del moument que s'aclatabo
Per las culi, de soun brassou
E de soun coulet, me daissabo
Atmira 'n pau la redoundou.

II

Combien m'est douce leur souvenance !... — Dans la garenne nous errions, — nos deux cœurs pleins d'insouciance, — et, côte à côte, nous marchions, — causant de tout, disant peu de chose de sérieux — (car nous étions émus un petit brin), — lorsqu'elle dit au bout d'un instant : — « Ne veux-tu pas que nous fassions un bouquet ? »

Vivez, mes jolies fleurettes ! — Afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai !...

III

De ses petits doigts, elle voulut, seulette, — sans crainte de se fatiguer, — cueillir violette et églantine, — sans, hardie, s'abîmer aux ronces ; — et, lorsqu'elle se baissait — pour les cueillir, de son petit bras — et de sa gorge, elle me laissait — admirer un peu la rondeur.

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungetms bous councerba
Bèn embaumados e fresquetos,
Tout ço que bous cadra, farèi
E, bou 'n proumeti, balharèi !...

IV

Sus sa pèitrino nebejouso,
Bèn al mitan, rasis sa pèl
Que fario mai d'uno embejouso,
Amai dins ço qu'es de pus bèl
De las drolos de la countrado,
A soun coursage an damourat,
Frescos, touto uno serenado,
E, mai d'un èl an egarat.

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungetms bous councerba,
Bèn embaumados et fresquetos,
Tout ço que bous cadra, farèi
E, bou 'n proumeti, balharèi !

Vivez, mes jolies fleurettes ! — Afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai !...

IV

Sur sa poitrine blanche comme la neige, — bien au milieu, près de sa peau — qui ferait plus d'une envieuse, — même parmi les plus belles — des jeunes filles de la contrée, — à son corsage elles ont demeuré, — fraîches, toute une soirée, — et plus d'un œil ont égaré.

Vivez, mes jolies fleurettes ! — afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai !...

V

An un perfum qu'es embeudaire
E, praquis, dins tout lour entour,
S'escampilhejo al mèt de l'aire
Un tendre sentidis d'amour,
Antal qu'as cantous d'uno drolo
Que se capèlo de sentous
Per, dins sous bras de faribolo,
Attira milhou l'amourous !

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungetms bous councerba
Bèn embaumados e fresquetos,
Tout ço que bous cadra, farèi
E, bou'n proumeti, balharèi !

VI

Oh ! gaitas-los dounc, empacados
Dins l'aigo de lour base blanc !
Toutos sount ensemble estacados,
Coumo per fa bere al galant
Qu'amai dins lous jours de soufrenço
Diboun resta toujours ligats,
Recounfourtats per l'esperenço,
Lous curs qu'antan se sount aimats !

V

Elles ont un parfum qui est enivrant — et, par là, dans tout leur entour, — s'éparpille dans l'air — une agréable senteur d'amour, — ainsi qu'aux côtés d'une fille — qui se couvre d'odeurs — pour, dans ses bras de frivole, — mieux attirer l'amoureux!...

Vivez, mes jolies fleurettes! — Afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai!...

VI

Oh! regardez-les donc, entassées — dans l'eau de leur vase blanc! — Toutes sont ensemble attachées, — comme pour montrer au galant — que, même en les jours de souffrance, — doivent rester toujours liés, — soutenus par l'espérance, — les cœurs qui, antan, se sont aimés!

Bibès, mas poulidos flouretos !
Pramo de poude bous salba
E de loungtems bous councerba
Bèn embaumados e fresquetos,
Tout ço que bous cadra, farèi
E, bou 'n proumeti, balharèi !

Mai 1890.



Vivez, mes jolies fleurettes ! — Afin de pouvoir vous sauver — et longtemps vous conserver — bien embaumées et fraîches, — tout ce qu'il vous faudra, je ferai — et, je vous le promets, je fournirai!...

Mai 1892.



RAIBADO

L'oumbro mantèlo la naturo ;
Touts lous bruts se sount amaisats ;
Sounco un riu courent que murmuro,
En-lai, jous lous moures albats,

Dambe sa bouès cascarejairo
Talo qu'un voun-voun mal esclèt
Que, saquelai, bèn naut s'ennairo,
Perturbo la pas de la nèt...

Al cèl burloun de flocs d'estèlos
Roussos coumo de loubis d'or,
Amb lours flambetos sens parèlos,
Entr'estan qu'aicis-bas tout dor.

E iou, soulet, din lou campèstre
Bau, raiban as bèls jours passats,
Al poulit tems de moun bèn-èstre,
As mouments urous emboulats!...

RÊVERIE

L'ombre couvre la nature de son manteau; — tous les bruits se sont apaisés; — seulement un petit ruisseau qui murmure — par là-bas sous les saules verdoyants,

Avec sa voix bégayante — telle qu'un *von-von* (1) incohérent — qui, cependant, bien haut s'élève, — trouble la paix de la nuit...

Au firmament, brûlent des tas d'étoiles — rousses comme des louis d'or, — avec leurs petites flammes sans pareilles, — pendant qu'ici-bas tout dort.

Et moi, seulet, dans la campagne — je vais, rêvant aux beaux jours passés, — au joli temps de mon bien-être, — aux moments heureux disparus!...

(1) Bruit du tambour.

Dins lou soungé que ma pensado
Alors, tracassièro, nourris,
Souben, uno figuro aimado
Torno; e besi lou doux souris

Qu'antan rendio moun amo en fèsto ;
Besi tabe, pel blu parèls
A l'oundo ount jamai la tempèsto
Roundino, dous cramaires èls.

Tant bibo es lour escandilhado
Que z'es al mitan del campas
Aquelo de la soulelhado,
L'estiu, as jours de grand caumas,

E, pamens que siosque raibado
Sounco, per lour lusento ardou
Cosset moun amo est cattibado,
Car m'ensourcilho lour bistou !

Apèi, bènoun e la gauteto
Douço e liso coumo belou,
Ount de ma bouco ardurouseto
Anabo moun milhou poutou ;

Dans le songe que ma pensée — alors, taquine, nourrit,
— souvent une figure aimée — revient, et je vois le doux
souris

Qui jadis mettait la joie dans mon âme; — je vois
aussi, par le bleu, semblables — à l'onde où jamais la
tempête — ne gémit, deux yeux flamboyants.

Aussi vif est leur éclat — que l'est au milieu des champs
— celui de la réverbération, — l'été, aux jours de chaleur
forte;

Et, quoique cela ne soit qu'une rêverie — seulement,
par leur luisante ardeur, — tout de suite, mon âme est
captivée, — car m'hypnotise leur iris !

Ensuite, viennent et la petite joue — à peau douce et
veloutée, — où de ma bouche ardente — allait le meilleur
baiser;

E soun mentounet damb lou crose
Sacripand ; e soun coulet dur,
Redde, sens qu'un plet s'arremose,
E blanc coumo la nèu, segur !

E de sous piels las loungos betos ;
Piels qu'à l'entour de soun cap fan
Uno aureolo de frisetos,
Antal qu'en lours images n'an

Des crestians lous sants et las santos.
Frisetos de piels embaumats,
Pel frount del galant caessantos,
S'ambe l'entren de desoulats

Fan muscla lours amos urousos
Dins l'estaso de cauds poutous
Ou de cachados amoureuxos,
Lous que se desiroun touts dous ! !...

Sounji 'nquèro, quand quaucò affrouso
Destinado me tenio lèn
D'elo, coumo èro malurouso
La pauro miguèto, e coumbèn

Et son petit menton avec le creux — fripon; et son cou
résistant, — raide, sans qu'un pli s'y voie, — et blanc
comme la neige, sûr !

Et de ses cheveux les longues tresses; — cheveux qui
forment à l'entour de sa tête — une auréole de frisons,
— ainsi qu'en leurs images en ont

Des chrétiens les saints et les saintes; — frisons de
cheveux embaumés, — pour le front du galant caressants,
— quand avec l'entrain de fous

Font confondre leurs âmes heureuses — dans l'extase
de chauds baisers — ou d'enlacements passionnés, — ceux
qui se désirent bien l'un l'autre !...

Je songe encore, lorsque quelque affreuse — destinée
me tenait loin — d'elle, combien était malheureuse —
cette pauvre petite mie, et combien

Jouiouso èro, quand aribabo
Lou moument tant, tant recercat
Ount proche d'elo, enfin tournabo,
Fidèl, soun galant esperat !

Moun Diu ! oh ! las tendros caressos
Qu'alabets, souls, escambiabian !
E las deliciosos ibressos
Qu'ensemble alors partjabian !...

Qualo douço beatitudo !
Semblabo la del paradis
E del bounur la plenitudo
Antal qu'un proufèto (1) la dis !...

Aco, tout es fenit adaro ;
Car sèi perdut dins un païs
Ount n'èi troubat d'amigo caro
Que me gardèsse soun souris

Lou mai mistous e sa tendresso
Lou mai douço, e que, soulomen
Un cot, d'uno ardento caresso
Meritèsse remèrciemen !...

(1) Mahomet.

Joyeuse elle était, quand arrivait — le moment tant désiré — où près d'elle enfin revenait, — fidèle, son galant attendu !...

Mon Dieu ! oh les tendres caresses — qu'alors, seuls, nous échangeons ! — Et les délicieuses ivresses — qu'ensemble, encore, nous partageons !,

Quelle douce béatitude ! — On eût dit celle du Paradis, — et du bonheur la plénitude — telle qu'un prophète (1) l'a décrite !...

Tout cela est bien fini, maintenant, — car je suis égaré dans un pays — où je n'ai trouvé d'amie chère — qui me gardât son sourire

Le plus amical, et sa tendresse — la plus douce, et qui, seulement — une fois, d'une ardente caresse — méritât remerciement !...

(1) Mahomet.

Me cal biure de remembreço
D'un bounur trop lèn escapat !...
Se poudioi abe l'esperenço
Que tournara 'nquèr lou passat !...

Mès ei-las ! tout a sa durado !
Lou bounur mai que tout fenis,
E quand l'ourgio es acabado,
N'ou 'n rèsto que lous soubenis !...

Tabè, souben, dins lou campèstre
Quand bau, raiban as ancians jours
Ount sabourabi lou bèn-èstre
Que balhoun d'urousos amours,

Del cèl ount burloun, las estèlos,
Roussos coumo de loubis d'or,
Amb lours flambetos sens parèlos,
Entr'estan qu'aicis-bas tout dor,

Diboun bere rounla, praissados,
De sus ma perpelho qu'escoi,
Forço grumilhos embrasados
E m'ausi dire : « Se poudioi !... »

Il me faut vivre de la souvenance — d'un bonheur trop loïn enfui !... — Si je pouvais avoir l'espérance — que reviendra encore le passé !...

Mais, hélas ! tout a sa durée ! — le bonheur plus que toute autre chose finit ; — et quand l'orgie est achevée, — il ne nous en reste que les souvenirs !...

Aussi, souvent, dans la campagne, — quand je vais, rêvant aux anciens jours — où je savourais le bien-être — que procurent d'heureuses amours,

Du ciel où elles brûlent, les étoiles — rousses comme des louis d'or, — avec leurs petites flammes sans pareilles, — pendant qu'ici-bas tout dort,

Doivent voir rouler, empressées, — des bords de ma paupière qui me cuit, — force larmes brûlantes, — et m'entendre dire : « Si je pouvais !... »

Novembre 1891.

T'AN DIT !

I

T'an dit qu'ères bello, mainado,
E que toujours, per de galants,
Tant que boudrios, serios aimado
Coumo zou sès aro, à bint ans;
E, desumpèi, englouriousado,
Te moques d'aques que t'aiman !

Mès t'an pas dit, Liseto,
Que la brabo rouseto
A las douços sentous
A, ta-lèu qu'es flourido,
Tout-ple d'atmiratous,
Mès cosset qu'es bletrido,
Per elo, pauro, adiu,
Alors, touto atenciu !

ON T'A DIT !

I

On t'a dit que tu étais jolie, mademoiselle, — et que toujours, par des galants, — autant que tu voudrais, serais aimée — comme tu l'es maintenant, à vingt ans; — et, depuis, enorgueillie, — tu te moques de ceux qui t'aimons !

Mais on ne t'a pas dit, Lisette, — que la mignonne rose — aux douces senteurs — a, dès qu'elle est fleurie, — de nombreux admirateurs, — mais qu'aussitôt flétrie, — pour elle, pauvre ! adieu, — alors, toute attention !

II

T'an dit que ta bouès encantairo
Nous ensourcilhario toujours
E que toun aleno embeudairo
Fario recerca tous entours ;
E, desumpèi, fariboulaïro,
Per t'aproucha que de discours !...

Mès t'an pas dit, Liseto,
Que la brabo rouseto
A las douços sentous
A, ta-lèu qu'es flourido,
Tout-ple d'atmiratous,
Mès cosset qu'es bletrido,
Per elo, pauro, adiu,
Alors, touto atenciu !

III

T'an dit que ta cinto flèugneto
Plario toujours as galantous,
E que, de ta roso bouqueto,
Embejarian lous doux poutous ;
E, desumpèi, ô farluqueto,
Poudèn pus cacha tous detous !

II

On t'a dit que ta voix enchanteresse — nous ensorcellerait toujours — et que ton haleine enivrante — ferait rechercher tes entours; — et, depuis, frivole, — pour t'approcher, que de discours !...

Mais on ne t'a pas dit, Lisette, — que la rose mignonne — aux douces senteurs — a, dès qu'elle est fleurie, — de nombreux admirateurs, — mais qu'aussitôt flétrie, — pour elle, pauvre ! adieu, — alors, toute attention !

III

On t'a dit que ta taille fine — plairait toujours aux jeunes galants, — et que, de ta rose petite bouche, — on envierait les doux baisers; — et, depuis, ô friponne, — il ne nous est plus permis de presser tes doigts mignons !

Mès t'an pas dit, Liseto,
Que la brabo rouseto
A las douços sentous
A, ta-lèu qu'es flourido,
Tout-ple d'atmiratous,
Mès cosset qu'es bletrido,
Per elo, pauro, adiu,
Alors, touto atenciu !

IV

T'an dit, que sabi mai enquèro ?
Qu'èroun lous mai poulits tous pièls,
E que, la mai sacripando, èro,
La perpelhado de tous èls ;
E, desumpèi, boun Diu, sus tèro
Creses que i' a pas lous parèls !

Mès t'an pas dit, Liseto,
Que la brabo rouseto
A las douços sentous
A, ta-lèu qu'es flourido,
Tout-ple d'atmiratous,
Mès cosset qu'es bletrido,
Per elo, pauro, adiu,
Alors, touto atenciu !

Mais on ne t'a pas dit, Lisette, — que la jolie rosette — aux douces senteurs — a, dès qu'elle est fleurie, — de nombreux adorateurs, — mais qu'aussitôt flétrie, — pour elle, pauvre ! adieu, — alors, toute attention !

IV

On t'a dit, que sais-je encore ? — qu'étaient les plus jolis tes cheveux, — et que, la plus coquine, était — l'œillade de tes yeux ; — et, depuis, bon Dieu ! sur terre, — tu t'imagines qu'il n'y a pas les pareils !

Mais on ne t'a pas dit, Lisette, — que la rose mignonne — aux douces senteurs — a, dès qu'elle est fleurie, — de nombreux adorateurs, — mais qu'aussitôt flétrie, — pour elle, pauvre ! adieu, — alors, toute attention !

V

Sembles uno rèino entourado
De sa murro de courtisans ;
Lous coumplimens t'an egarado
E t'an fèit crere, lous maissants,
Qu'aurio loungo, loungo durado,
Aquelò bogo de bint ans !...

Car t'an pas dit, Liseto,
Que la brabo rouseto
A las douços sentous
A, ta-lèu qu'es flourido,
Tout-ple d'atmiratous,
Mès cosset qu'es bletrido,
Per elo, pauro, adiu,
Alors, touto atenciu !...

VI

Boto, de tous galants, pitiouno,
Lou que fai mai truca toun cur,
Causis ; e se, brai, t'afeciouno,
Damb el bai trouba lou bounur ;
Car la bèutat lèu abandouno
E n'es grand causo de segur !

V

Tu ressembles à une reine entourée — de son troupeau de courtisans ; — les compliments t'ont égarée — et t'ont fait croire, les mauvais, — qu'aurait longue, longue durée — cette vogue de vingt ans !

Car on ne t'a pas dit, Lisette, — que la rose mignonne — aux douces senteurs — a, dès qu'elle est fleurie, — grand nombre d'admirateurs, — mais qu'aussitôt flétrie, pour elle, pauvre ! adieu, — alors, toute attention !

VI

Va, de tes galants, petite, — celui qui le plus fait battre ton cœur, — choisis ; et si, vraiment, il t'affectionne, — avec lui va chercher le bonheur ; — car la beauté vite nous abandonne — et n'est rien de bien certain !..

E pèi, nou sès, Liseto,
Qu'uno brabo rouseto
A las douços sentous.
As pla d'atmiratous,
Aro que sès flourido;
Mès quand seras bletrido,
Adiu, paureto, adiu,
Per tu, touto atenciu!...

Jambiè 1891.



Et puis, tu n'es, Lisette, — qu'une mignonne rose —
aux douces senteurs. — Tu as beaucoup d'adorateurs, —
maintenant que tu fleuris; — mais quand tu seras flétrie,
— adieu, pauvrete, adieu, — pour toi toute attention !...

Janvier 1891.



PERMENADO DE NÈT

Gaito, bello, l'estèlo amount, que bai lusi ;
Gaito l'escuro nèt que bèn-lèu bai beni.
Enten l'ausèl, abal, feni sa cançouneto,
E l'aigo que se plan d'esta touto souleto !...

Digo-me dounc, bos pas qu'anguen nous permena
Sus l'estan que s'endor, e, sens crento, blaga
Dins la lengo del cur, de ço qu'es la pençado
Quand lou galant es as cantous de soun aimado ?...

La luno bai feni ; digun pus nous beira
Que l'estèlo d'argent dins mous bras te sarra
E te bica sus ta gargamèlo albastrado,
Per respoudre al boule de ma bintièmo annado !

PROMÈNADE DE NUIT

Regarde, belle, l'étoile, là-haut, qui va luire; — regarde l'obscurc nuit qui bientôt va venir; — entends l'oiseau, là-bas, finir sa chansonnette — et l'onde qui se plaint d'être seulette!...

Dis-moi donc, ne veux-tu pas que nous allions nous promener — sur l'étang qui s'endort et, sans crainte, causer — dans la langue du cœur, de ce qu'est la pensée — quand le galant est aux côtés de son amante?

La lune va disparaître; personne ne nous verra, — si ce n'est l'étoile d'argent, dans mes bras te presser — et te ravir un baiser sur ta gorge albâtrée, — pour satisfaire le désir de mes vingt ans!



Ah ! coumo seren bèn aquis, soulets, touts dous,
Escapats del bièl niu coumo dous auselous,
Per nous parla d'amour e de nostros soufrenços :
Dire de nostres curs las douços esperenços !...

Perque resta toujours dins ta crambo barrats ?
Tant bibo es la calou qu'on es biste estouffats,
Seren tant bèn abal sus l'aigueto breçairo !...
Zefir nous balhara 'no biso caressairo,

E, toun pièl frisadous, per elo soullebat,
Sus mon frount pençatiu, proche 'l' teu approuchat,
Bendra, de tems en tems, me fa 'no capignado,
Pramo, lou couquinas ! de teni rebelhado

L'idèio qu'èi al cur, de toujours t'embeja
E dins touto ma bito à tu toujours sounja !
Anen, decido-te, mestresso tant aimado !
Bèno, qu'anguen en-lai feni nostro journado,

E, touts dous oublidats, espera 'n jour noubèl !
Tournaren quand bendra de l'albo lou rebèl ;
Quand sentiren lou glout de la fresco rousado
E que l'estèlo en-bat, dins lou couchant toumbado,

Ah ! comme nous serons bien là, tous deux œulets, —
échappés du vieux nid comme deux oiselets, — pour nous
parler d'amour et de nos souffrances ; — dire de nos
cœurs les douces espérances !...

Pourquoi toujours rester dans ta chambre enfermés ? —
Tant vive est la chaleur qu'on est vite suffoqués ; — nous
serons si bien là-bas, sur l'eau berceuse !... — Zéphire nous
donnera une brise caressante,

Et, tes cheveux par elle soulevés, — sur mon front
réveur, près du tien rapproché, — viendront, de temps en
temps, me chatouiller, — les fripons, pour faire persistante

L'idée chère à mon cœur de toujours t'envier — et toute
ma vie à toi songer ! — Allons, décide-toi, maîtresse tant
aimée ! — Viens, que nous allions par là-bas finir notre
journée,

Et, tous deux inaperçus, attendre le jour nouveau ! —
Nous reviendrons quand ce sera le réveil de l'aube ; —
quand nous sentirons la goutte de fine rosée — et que
l'étoile, au loin, au couchant égarée,

S'en anira douciau, per fa plaço al soulel.
Alors, quand tournara lusi lou bièl calel ;
Quand tournara l'ausèl coumença sa cantado ;
Quand lou balent bouiè prendra soun agulhado ;

Quand lou pastre acampan soun troupèl de moutous,
Estifflara 'mbelhat sous aires mai tendrous ;
Quand per forço aici-bas fenira la raibado ;
Quand per d'autres bendra l'ouero de la lebado ;

Quand lous fums del mati s'en aniran clarets,
Ou que puntejaran del soulel lous raiets,
Per fa foundre cosset lous glouts de la rousado ;
Alors nous quittaren, ô ma mieto aimado !...

Antal qu'apèi un biage ount a pla fatigat,
Aimo l'ome, un pauquet, à l'oustal retroubat,
Beni se repausa dins la calmo ensoucienco,
Per gousta del passat la douço soubenenco,

Tabè, nou 'n aniren, arrenduts per l'amour,
De ço qu'un pau mai lèn s'enfugira lou jour,
Cerca la tendro pax de santo repausolo,
Dins nostre chas-nous aus ount Cupidoun birolo !...

Disparaîtra, peu à peu, pour faire place au soleil. — Alors quand reviendra luire la vieille lampe; — quand reviendra l'oiseau commencer son concert; — quand le vaillant bouvier prendra son aiguillon;

Quand le pâtre conduisant aux champs son troupeau de moutons, — sifflera, joyeux, ses airs les plus chéris; — quand pour beaucoup, ici-bas, finiront les rêves de la nuit; — quand pour d'autres viendra l'heure du lever;

Quand les fumées du matin disparaîtront, moins denses; — que paraîtront les rayons du soleil, — pour faire vite fondre les gouttes de la rosée; — alors nous nous laisserons, ô ma mie aimée !...

Ainsi qu'après un voyage qui l'a fort fatigué, — aime l'homme, un petit peu, à sa maison retrouvée, — venir se reposer dans la calme insouciance, — pour goûter du passé la douce souvenance,

Ainsi, nous irons, rendus par l'amour, — pendant qu'un peu plus loin fuira le jour, — chercher la tendre paix du repos, — dans notre chez-nous où rôde Cupidon !

E qu'alabets enquèr, poscoun lous raibes d'or,
Lous raibes benesits, à nostres curs d'accor,
Douna lou brèçomen d'uno nèt encantado,
Amb lou doux soubeni de nostre permenado !...

Julhet 1890.



Et qu'alors, encore, puissent les rêves d'or, — les rêves
bénis, à nos cœurs s'entendant, — procurer le bercement
d'une nuit enchantée, — par le doux souvenir de notre
promenade.

Juillet 1890.



OUROS D'AMOUR !...

Ouros d'amour, tant recercados,
Ouros de plase, de bounur,
Perque laujèros coumo l'aire
Tant biste fugès de tout caire,
Quand bous damando enquèr lou cur,
Ouros tant brabos, tant aimados...

Dambe bous autros coumo es dous
De biure aici-bas sus la tèro !
Lou paure al mèr de sa misèro,
Quand pot bous abe, benurous,
Oublido touto sa soufrenço,
Car dins soun cur nai l'esperenço !

Pes tèrmes gardan lours moutous,
Lou pastre ambe sa pastourèlo
Bous attendoun tabe touts dous

HEURES D'AMOUR !...

Heures d'amour, si recherchées, — heures de plaisir et de bonheur, — pourquoi, légères comme l'air, — tant vite fuir de tous côtés, — quand encore vous désirez le cœur, — heures agréables et bien-aimées !...

Avec, vous, comme il est doux de vivre ici-bas, sur terre ! — Le pauvre au sein de sa misère, — lorsqu'il peut goûter votre bonheur, — oublie sa souffrance, — car, dans son cœur, naît l'espérance !

Par les tertres, gardant leurs moutons, — le pâtre et sa pastourelle — vous attendent aussi, tous deux, —

Quand torno la sasou noubèlo
Que sort las flous de lours broutous,
E qu'aribo la biroundèlo !...

E quand damb esses sès estados,
Las coumbos plenos de sentous
Reboubissoun de lours cantados,
Del cridomen de lours poutous,
E, las brugos sount encramados
Pel fèt de lours cops d'èls mistous !

Graço à bous autros, las Lisetos
An de calou dins lours poutous
E de flambo dins lours èlhous ;
Lours gautos bènoun bermelhetos,
Trambloutejoun lours bèls brassous
E, rosos se fan lours bouquetos !

Boulatejan dins las branquetos,
Cantoun, cantoun lous auselous
Lours mai poulidos cançounetos,
Diren tabe : L'amour es dous ;
E, las ausèlos couquinetos
Cridoun : « Benès, seren urous !... »

quand approche la saison nouvelle — qui fait éclore les fleurs, — et lorsqu'arrive l'hirondelle !...

Et dès qu'avec eux vous êtes allées, — les vallons remplis de senteurs printanières, — résonnent par leurs chansons. — et par le bruit de leurs baisers, — et les bruyères pourraient être incendiées — par le feu de leurs amoureuses œillades !...

Grâce à vous autres, les Lisettes — ont de la chaleur dans leurs baisers — et de la flamme dans leurs petits yeux ; — leurs joues deviennent vermeillettes, — tressaillent leurs bras mignons, — et roses deviennent leurs petites bouches !

Voltigeant dans la ramée, — chantent, chantent les petits oiseaux — leurs plus belles chansons, — disant aussi :
• L'amour est doux • ; — et les oiselles friponnettes leur crient : • Venez, nous serons heureux !... •

Ah ! quauques cots sès be maissantos
E fasès soufri pla de curs
Damb lou soubeni des bounurs
Qu'antan, alors quand sias aimantos
E qu'escoutaboun las galantos,
Lour dounguerias, bous e segurs !

Ouros d'amour, ensourcilhairos,
Bous plasès à jita lou sort
Sus paures galantous ! Troumpairos,
Lour fasès desira la mort,
E biroulas, ô sabatairos !
Lour car pleno d'embejo à bord !

Mès saquelai, jamai, aimados,
Se boudrio bere bostro fi !
Quand bostros darrèros tindados
Trucoun e que cal bous pati,
Alabets, que semblas praissados
Trop, pla trop, de nous fa languï !...



Ah ! quelquefois vous êtes bien méchantes — et faites souffrir bien des cœurs — par le souvenir des bonheurs — qu'antan, alors que vous étiez aimantes, — et qu'étaient dociles les amantés, — vous leurs donnâtes, sains et vrais !

Heures d'amour, ensorceleuses, — vous vous plaisez à jeter le sort — sur les pauvres jeunes amants ! Trompeuses, — vous leur faites désirer la mort, — et torturez, ô taquines ! — leur chair que dévore l'envie !

Mais cependant, jamais, aimées, — on ne voudrait voir votre fin ! — Lorsque vos derniers coups — sonnent, et qu'il va falloir pâtir, — alors, ah ! comme vous semblez pressées, — trop, beaucoup trop, de nous faire languir !...

Août 1890.



L'AMISTAT

Coumo es triste de biure
Lèn d'aquesses qu'aimas,
E que l'entour-es liure
Quand à-d'esses penças !

Nès pus ambe plasenço
Qu'alors toucas de ma,
Quand abès mesfisenço
E crentas l'endouma.

Uno amistad seguro
Es quicon de precious
Mai qu'on se zou figuro ;

Mès n'es apreciado
Que quand sèn malurous
Ou l'abèn delaissado !...

L'AMITIÉ

Combien il est triste de vivre — loin de ceux que vous chérissez, — et, que l'entour est vide — quand à eux vous pensez !

Ce n'est plus avec plaisir — que l'on serre la main, — quand on a méfiance — et redoute le lendemain.

Une amitié sûre — est quelque chose de précieux — plus qu'on ne se le figure ;

Mais elle n'est appréciée — que quand nous sommes malheureux — ou l'avons délaissée !...

A LA BRUMO

Quand dins soun lèt d'asur, lou soulel es toumbat
E que la nèt, de-bas pau à pau dabalado,
A fèi taise lou brut que meno lou coumbat
De la Tèro e de l'Ome à la bito jainado ;

Quand la luno parei dins lou cèl estelat
E que lou mériliè, d'uno claro tindado
Que reboumbis dins l'aire e nous daïssò estounat,
A sounat l'Angelus per feni la journado ;

Coumo fai boun ana damb la bello qu'aimas,
Al bord de quauque riu, assetat sus l'èrbeto,
Escouta la cançou que bous canto l'aigüeto !...

Bous boutas à raiba sens sabe que penças
É l'estèlo bous bei, de sas nautos cimados,
Pana de poutous sus bostros potos rausados !...

AU CRÉPUSCULE

Lorsqu'en son lit d'azur, le soleil s'est plongé — et que la nuit, ici-bas peu à peu descendue, — a fait taire le bruit que mène le combat — de la Terre et de l'Homme à la vie embarrassée ;

Lorsque la lune paraît dans le ciel étoilé, — et que le sonneur, par un clair carillon — qui résonne dans l'air, nous berçant agréablement, — a sonné l'*Angelus* qui termine la journée ;

Comme il fait bon aller, avec la belle que vous aimez, — au bord d'un ruisseau, assis sur le gazon, — écouter la chanson que vous chante le filet d'eau !...

Vous vous abandonnez aux rêves insensés — et l'étoile vous voit, de ses hautes cimes, — vous ravir des baisers sur vos lèvres rosées !...

ADIUS DEL MOUNTAGNARD

Salut, mountagnos bèn-aimados
Ount èi passat de tant doux jours !
Salut, mountagnos tant presados,
Me cal bous daissa, mas amours !
M'en bau dins uno outro countrado,
Lèn, pla lèn d'aqueste païs,
Ount me coundus la destinado,
Abal, ount lou soulel lusion !

Bous berèi pus quand la nèl soumbro
Bènt bous saila de soun mantèl,
A l'ouero que dabalo l'oumbro,
Ou quand de soun blancous capèl
Que bous rend tant majestuousos,
Bènt bous couifa la fresco nèu
Et bous fa grandos silenciousos
Darrè soun immense ridèu,

LES ADIEUX DU MONTAGNARD

Salut, montagnes bien-aimées, — où j'ai passé de si agréables journées! — Salut, montagnes tant estimées! — Il me faut vous laisser, mes amours! — Je vais dans une autre contrée, — loin, bien loin de ce pays-ci, — où me conduit la destinée, — là-bas où le soleil luit!...

Je ne vous verrai plus quand la nuit sombre — vient vous couvrir de son manteau, — à l'heure où descend l'ombre, — ou quand, de son blanc chapeau — qui vous rend si majestueuses, — vient vous coiffer la fraîche neige — et vous rendre grandes silencieuses — derrière son immense rideau.

N'ausirèi pus las cançonetos
Des pastres gardan lours moutous
E trentina las campanetos
Al col des pauruts agnelous,
Quand la brumo s'es expandudo
Sus bostres rens, ou qu'*Angelus*,
D'uno tindadeto menudo,
Nous dis de nou trabalha pus.

Salut, balouns, ribos aimados
Ount quauques cots benioi raiba,
Perdut dins d'aimablos pençados,
Al moumen ount bai s'acaba
Lou jour; balouns ount cançoneto
Des jouines pastres amoureux
Fai reboumbi per la Liseto,
Sous tendres aires meloudious !

Pla souben, sus tous bords, aigueto,
Sèi estat garda mous moutous,
E, breçats per ta musiqueto,
Coumbèn noù n sèn fèit de poutous
Dambe ma pitiouno mestresso,
A l'abrit de tous bièls albats
Ou darrè quauco sègo espesso,
Touts dous, l'un à l'autre arrucats !

Je n'ouïrai plus les chansonnettes — des pâtres gardant leurs moutons, — et tinter les clochettes — au cou des timides agneaux, — quand la brume s'est épandue — sur vos reins ou qu'*Angelus*, — dans une sonnerie qui s'éparpille dans l'air — nous dit de ne plus travailler.

Salut, vallons, rives aimées, — où parfois je venais rêver, — perdu dans d'aimables pensées, — à l'heure où va s'achever — le jour; vallons où chansonnette — des jeunes bergers amoureux — fait résonner pour la Lisette, — ses tendres airs mélodieux !

Bien souvent, sur tes bords, petite rivière, — je suis allé garder mes moutons, — et, bercés par ta douce musique, — combien nous nous sommes fait de baisers — avec ma petite maîtresse, — à l'ombre de tes vieux saules, — ou à l'abri d'une haie épaisse, — tous deux l'un contre l'autre pressés !...

Endrets de mas amours passados,
Bos, rocs que m'en abès tant bis,
Que sabès tant de mas pençados,
Perque dounc, ô poulit païs !
Lous besouns de la bito duro
Forçoun tous fils à te quitta,
Quand de l'ibèr bènt la frescuro
E que l'ausèl bol pus canta !...

Tournarèi damb la biroundèlo,
Quand lou roussignol cantara ;
Quand l'ausèl cercara l'ausèlo
E quand ta blanco nèu foundra !
Quand la roso sera flourido
E que dambe lou bèl printems,
Bièlho terro bendras poulido,
Tournarèi, boto, a-mai content !...

Mai 1890.



Endroits de mes amours passées, — bois, rochers qui m'en avez tant vu, — qui savez tant de mes sentiments, — pourquoi donc, ô joli pays! — les nécessités de la vie dure — forcent-ils tes enfants à te quitter, — quand de l'hiver vient la froidure — et que l'oiseau ne veut plus chanter!...

Je reviendrai avec l'hirondelle, — quand le rossignol chantera, — quand l'oiseau poursuivra l'oiselle, — et, quand ta blanche neige fondra! — Quand la rose sera fleurie — et qu'avec le beau printemps, — vieille terre, tu reviendras gentille, — va, je reviendrai, et content, je t'assure!...

Mai 1890.



O BLANCO NÈU, FOUND-TE!

O blanco nèu, found-te ! Biste, al païs del Nord
Entorno-te pourta ta raubo de noubieto !
Daisso nostro soulel, amb sous bèls raious d'or,
Escaudura lou cur de la gento migueto !

Daisso fugi del cèl blu de nostre Mèjour
Tous nuages pouscous, e, dins d'autres countrados
Que fan pas reboumbi nostros cançons d'amour,
Ount n'espelissoun pas nostros drolos aimados,

Entorno, fresco nèu, pourta toun blanc mantèl !
Aicis, dins nostro bèl païs, ount cado aigueto,
Sus soun lèt de calhaus, se jougno ambe l'ausèl
Del bouscas souloumbrous per fa 'no cançouneto ;

O BLANCHE NEIGE, FONDS-TOI !

O blanche neige ! fonds-toi ! Vite, au pays du Nord —
reviens porter ta robe de petite mariée ! — Laisse notre
soleil, avec ses beaux rayons d'or, — réchauffer le cœur
de la gentille petite amante !

Laisse s'enfuir du ciel bleu de notre Midi — tes nuages
poussiéreux, et, dans d'autres contrées — qui ne font pas
résonner nos chansons d'amour, — où n'éclosent pas nos
jouvencelles aimées,

Reviens, ô fraîche neige ! porter ton blanc manteau ! —
Ici dans notre beau pays, où chaque filet d'eau, — sur son
lit de cailloux, se joint à l'oiseau — du bois ombreux pour
composer une chansonnette ;

Ount dumpèi lou mati dingu'al sero, tardet,
Per nostres camps flourits, de gouiatos balentos
Al trabal s'afanan, fan oublida 'n pauquet
Lou tems qu'es trop loung, damb de cançons entrainentos;

Ount nostros planos damb lours albres bigourous,
E nostros colos damb lours soucos rasinairos,
Aimoun à pla moustra lours flancs tant-pla fièrous
Que saboun fa beni de culidos granairos;

Dins nostre bèl païs, enfin, ount tout es gai,
Flous, cançons ; ount tout dis qu'es la bito jouiouso,
O blanco nèu, serios un pla trop pesut fai
E lou susari blanc de la mort chagrinouso !...

Tabè, found sens tarda ! Biste al païs del Nord
Entorno-te pourta ta raubo de noubieto !
Daisso nostre soulel, amb sous bèls raious d'or,
Escaudura lou cur de la caro migueto !

Daisso fugi del cèl de nostre bèl Mèjour
Tous nuages pouscous, e, dins d'autros countrados
Que fan pas reboumbi nostros cançons d'amour,
Ount n'espelissoun pas nostros drolos aimados,

Entorno, fresco nèu, pourta toun blanc mantèl !...

Où depuis le matin jusqu'au soir, sur le tard, — dans nos champs fleuris, de jeunes filles laborieuses, — au travail se livrant avec ardeur, font oublier un petit peu — le temps qui durerait trop, avec des chansons entraînantes ;

Où nos plaines avec leurs arbres vigoureux, — et nos collines avec leurs souches faiseuses de raisins, aiment — à bien montrer leurs flancs pleins de santé — qui savent faire venir des récoltes abondantes ;

Dans notre beau pays, enfin, où tout est gai, — fleurs, chansons ; où tout indique la vie joyeuse, — ô blanche neige ! tu serais un bien trop lourd fardeau — et le suaire blanc de la mort qui chagrine !...

Aussi, fonce sans retard ! Vite au pays du Nord — reviens porter ta robe de petite mariée ! — Laisse notre soleil avec ses beaux rayons d'or, — réchauffer le cœur de la mie chérie !...

Laisse fuir du ciel de notre beau Midi — tes nuages poussiéreux et, dans d'autres contrées — qui ne font pas résonner — nos chansons d'amour, — où n'éclosent pas nos jouvencelles aimées,

Reviens, ô froide neige ! porter ton blanc manteau !...

ROSO LA POULIDO

(*Cançou*)

A MA MAIRE.

I

Abal, al bord de la landeto,
Al cantou del bos de Magnèl,
N' i' a 'n oustalet d'uno crambeto.
De segur, n es cat de castèl,
Perço qu'es en tèro mousido ;
Mès jous soun teule, aco's aquis
Qu'abito Roso la poulido,
La mai poulido del país !

REFRIN

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadets
Anouças lou malur,
Per, d'uno drolo aimado,
Souna l'agounisado !

ROSE LA JOLIE

(Chanson)

A MA MÈRE.

I

Là-bas, sur les confins de la petite lande, — à côté du bois de *Magnet*, — il est une petite maison d'une chambre. — Assurément, ce n'est pas un château, — parce qu'elle est en pisé; — mais sous son toit, c'est là — qu'habite Rose la jolie, — la plus belle fille du pays!

REFRAIN

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant l'agonie — d'une jeune fille aimée.

II

Al lèt es Roso la pèulido,
E sa mai nou fai que ploura,
Car sa filho es prèsqu' agounido ;
Nou pot gaire en liot damoura
Talomen a de fièbre caudo ;
Lou delire s'en es mailat.
Ah ! commo es grandomen malaudo !
Bai mouri ; ço que fai nou sat !

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadets
Anouças lou malur,
Per, d'uno drolo aimado,
Souna l'agounisado !

III

« Qu'as dounc, ma filho ? dis la maire ;
» Digo, que cal per te gari ?
» I' a res que nou m'arèste gaire
» Per que t'empachi de mouri
» E per te fa biste garido !
» Dins las roumègs, sus la caussido,

II

Au lit est Rose la jolie, — et sa mère ne fait que pleurer, — car sa fille est presque à la fin de l'agonie; — elle ne peut tenir en place, — tellement sa fièvre est ardente; — le délire s'en est mêlé. — Oh! comme elle est gravement malade! — Elle va mourir; elle ne sait plus ce qu'elle fait!...

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant l'agonie — d'une jeune fille aimée!

III

« Qu'as-tu donc, ma fille? dit la mère; — dis-moi, que
» faut-il pour te guérir? — Il n'est rien qui m'arrête un
» brin — pour que je te sauve de la mort — et pour te
» faire vite guérie!... — Dans les ronces, sur les chardons,

- » Pè nudo anirèi tout un jour
» Pramo que rèstes, moun amour !... »

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadets
Anouças lou malur,
Per, d'uno filho aimado,
Souna l'agounisado !

IV

- Per-lors, Roso a gaitat sa maire
E douçomen, bèn siau, ie dis :
« Nou podes me gari, pecaire !
» Un soul zou pot, n'es pas aicis ;
» Jantou m'abio dit que m'aimabo,
» Mès m'a troumpado damb l'Irma.
» Me gario s' un cot tournabo
» E que boulguès un pau m'aima ! »

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadets
Anouças lou malur,
Per, d'uno drolo aimado,
Souna l'agounisado.

» — pieds nus j'irai tout un jour — afin de te conserver,
» mon amour !... »

Résonnez, ô clochettes, — et par le pur azur, — en
longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant
l'agonie — d'une jeune fille aimée !

VI

Alors, Rose a regardé sa mère — et, doucement, bien
bas, lui dit : — « Tu ne peux me guérir, ma pauvre ! —
» Un seul le pourrait, il n'est pas ici ; — Jantou m'avait
» dit qu'il m'aimait, — mais il m'a délaissée pour Irma ;
» — il me guérirait, s'il revenait — et qu'il voulût un peu
» m'aimer ! »

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en
longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant
l'agonie — d'une jeune fille aimée.

V

Juste, sus la porto durbido,
Parei un jouine ome pla bèl ;
Es grand, sa mino es abelido,
E la bisto sor de soun èl
Pramo de charma la Liseto :
Es Jantou, lou poulit galant
Qu'a fèit tant chagrino Rouseto
E que torno, anèt, lou maissant !...

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadetos
Anouças lou malur,
Per, d'uno filho aimado,
Souna l'agounisado !

VI

Cosset, coumpren ço que se passo
E cour damanda soun perdou ;
Roso que tout lou tems raibasso,
Nou penço qu'à soun abandou ;

V

A cet instant, sur la porte, — paraît un beau jeune homme; — il est grand, sa mine est charmante; — et le regard sort de son œil, — comme il faut pour captiver la jeune fille : — c'est Jantou, le joli galant — qui a rendu Rose tant chagrine — et qui revient, aujourd'hui, le méchant !...

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant l'agonie — d'une jeune fille aimée !...

VI

Sur-le-champ, il comprend ce qui se passe — et court demander son pardon; — Rose, qui tout le temps rêvasse, — ne pense qu'à son abandon; — sans le savoir, dans la

Sens lou sabe dins la crambeto,
Al bèl, bogo touts lous malurs,
E prègo lou cèl, la paureto,
De ie rauba touts lous bounurs !

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En loungos tindadetos
Anouças lou malur,
Per, d'uno filho aimado
Souna l'agounisado !

VII

Al cap d'un pau, la malurouso
Recounei soun bèl galantou
E se trobo alors bèn-urouso,
En lou beren à soun cantou.
Biste, de sa caudo bouqueto,
Ie fai lou poutou des perdous
Qu'aban d'esta lou de noubieto,
Entr'estan, lous ligo touts dous.

Trucas, ô campanetos,
E, dins lou cande azur,
En claros tindadetos,
Anouças lou bounur :
Car Roso la poulido
Amb Jantou se marido !...

petite chambre, — au beau elle voue tous les malheurs — et prie le ciel, la pauvrete, de lui ravir tous les bonheurs !

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en longs tintements — annoncez le malheur, — en sonnant l'agonie — d'une jeune fille aimée !...

VII

Au bout d'un moment, la malheureuse — reconnaît son cher amant, — et, elle se trouve fort heureuse — en le voyant à son côté. — Vite, de sa mignonne bouche brûlante, — elle lui donne le baiser des pardons — qui, avant qu'elle soit petite mariée, — en attendant, les unira tous les deux.

Résonnez, ô clochettes, — et, par le pur azur, — en tintements sonores — annoncez le bonheur, — car Rose la jolie — avec Jantou se marie !

LAS BENDENIOS

A E. BIGOT.

En-lai, déjà, l'ibèr anonço sa bengudo ;
Rasinados, las bits, fièros dins lour tengudo
De poude gara 'nquèr lou dalhet de la mort,
As poutous del soulel balhoun lours graspos d'or.

Mès antal qu'al mitan d'une bito encantado,
Uno maire, per cots, se trobo separado
De soun tresor carit, de sous fils adourats :
De bostres rasis blus, bostres rasis daurats,

Soucos, trelhos tabe, lèu-lèu seres pribados !
Car settembre es aquis ; lou mèstre pouderous
Qu'autre tems bous plantèt, anèt bol estre urous ;

E, per fa lou bounur de sas courtos journados,
Poulidos graspos d'or, bous cal sacrificia :
Per nous douna de bi, daissas-bous bendenia !

Febriè 1891.

LES VENDANGES

A H. BIGOT.

Là-bas, déjà l'hiver annonce sa venue ; — chargés de raisins, les ceps, fiers dans leur tenue, — de pouvoir éviter encor la faux de la mort, — aux baisers du soleil livrent leurs grappes d'or.

Mais ainsi qu'au sein d'une vie enchantée, — une mère, parfois, se trouve séparée — de son trésor chéri, de ses fils adorés : — de vos raisins bleus, de vos raisins dorés,

Souches, treilles aussi, bientôt serez privées ! — car septembre est là ; le maître puissant — qui, autrefois, vous planta, aujourd'hui, veut être heureux ;

Et pour faire le bonheur de ses courtes journées, — jolies grappes d'or, il faut vous sacrifier : — pour nous donner du vin, laissez-vous cueillir !

Février 1891.

TEMS UROUS

A M^lo M...

Sesquèt un tems, madoumaisèlo,
Antan, sesquèt un tems-urous
Ount sian bèn amits toujes dous !
Bou' n soubenès, digas, cruèlo,
Enquèro un pau d'aques bèls jours
Ount pençabian poude toujours
Biure sens jamai nous desplaire,
Qual que seguès l'ençourcilhaire ?

Alors, quand en-t-à bous benioi,
Sus bostro bouqueto besioi
Uno riseto bèn couquino
Que fasio fugi ma languino,
Entr'estan qu'un cop d'èl mistous,
En me sailan de sa caresso,
Rendio moun paure cur urous,
En me countan bostro tendresso.

TEMPS HEUREUX

A M^{lle} M...

Il fut un temps, mademoiselle, — jadis, il fut un temps heureux — où nous étions bien tous les deux ! — Vous en souvient-il, dites, cruelle, — encore un peu de ces beaux jours — où nous pensions pouvoir toujours — vivre sans jamais nous déplaire, — quel que fût l'ensorceleur ?

Alors, quand vers vous je venais, — sur votre petite bouche je voyais — un sourire bien coquin — qui faisait fuir mon ennui, — tandis qu'un tendre regard — me couvrant de sa caresse, — rendait mon pauvre cœur heureux, — en me disant votre tendresse.

Ei-las ! la mai brabo journado
A soun pitiou nuag' escur
Que bènt bourlha soun cèl d'azur !
La roso la mai carminado
Bei s'en ana dins un moumen
Soun bèl rouge resplendissent ;
E, la floureto mai poulido
Es tabe pla biste bletrido !

Tals, nostres jours de joiò folo,
Aques jours bèls e tant aimats,
Lèn de nous aus s'en sount anats
E besi pus, ô faribolo !
S'espandre lou souris d'antan
Sus bostro tant brabo bouqueto,
Quand, enquèro bous countemplan,
Beni 'n-t-à bous, capriciouseto !

Perque antal resta rancunièro,
Digas ? Quel mal bous èi dounc fèi,
Tant grand, que moun perdou n'aurei ?
E perque tant nous fa la guèro,
Qand nou boudrioi que bous serbi,
Pramo d'abe bostro tendresso,
E, sèi preste à me repentì,
Per repara ma maladesso ?

Hélas ! la plus belle journée — a son petit nuage obscur
— qui vient voiler son ciel d'azur ! — La rose la plus
carminée — voit disparaître en un moment — son beau
rouge resplendissant, — et, la fleurette la plus mignonne
— est aussi bien vite flétrie !

Tels, nos jours de gaité folle, — ces jours beaux et tant
aimés, — loin de nous s'en sont allés — et je ne vois plus,
ô frivole, — s'épandre le souris d'antan — sur votre tant
jolie petite bouche — quand, encore vous contemplant, —
je viens à vous, petite capricieuse !

Pourquoi ainsi garder rancune, — dites ? Quel mal vous
ai-je donc fait, — si grand que mon pardon je n'aurai ! —
Et pourquoi tant nous faire la guerre, — quand je ne dési-
rerais que vous servir, — pour mériter votre tendresse —
et suis prêt à me repentir — pour réparer ma maladresse !

Boutas, la bito es prou cruèlo,
Sens per grand causo l'enlaidi !
Bal pla mai per s'aima s'uni !
Cresès m'en bèn, madoumaisèlo,
E tournara lou tems urous
Ount sian grands amits toujes dous,
E, bostro riseto couquino
Fara s'en ana ma languino !...

Mars 1891.



Allez, la vie est assez cruelle, — sans pour grand'chose
l'enlaidir ! — Bien mieux vaut, pour s'aimer, s'unir ! —
Croyez-m'en bien, mademoiselle, — et reviendra le temps
heureux — où nous étions grands amis tous les deux, —
et votre sourire coquin — fera s'enfuir mon ennui !...

Mars 1891.



PITIOU PECAT

Pel prumè cot, ièr la tenguèri
Dins mous bras un pitiau moumen.
Ah! que damb ardou la sarrèri
E que trucaboun bistomen

Nostres curs! car èro tant grando
Nostro emouciu à toujes dous,
Coumo, quand sount en countrobando
Suspres dous jouines amourous!

Sabatèt be prou per fa 'n sorto
De m'empacha de satisfà
Mas embejos; mès pas prou forto
Ie calguèt be se daissa fa!

PÉCHÉ MIGNON

Pour la première fois; hier je la tins — dans mes bras un petit moment. — Ah! qu'avec ardeur je la serrai, — et que battaient vivement

Nos cœurs! car était grande — notre émotion à tous les deux, — comme lorsqu'en contrebande — sont surpris deux jeunes amoureux!

Elle fit bien un peu en sorte — de m'empêcher de satisfaire — mes envies; mais pas assez forte, — elle dut bien me laisser faire!...

Alabets, sus soun col pousquèri
Pausa lous tendres poutounets
Que boulioi ! Ah ! que lous boutèri
Amb satisfaciù, lous paurets ! —

Quand la causo sesquèt fenido,
Ço qu'aribèt dins pau de tems,
Se me diguèt, l'air' emmalido :
« Sès content, adaro, pamens ? »

— « Pas tout-à-fèt, ô poulideto !
» Mès o, p'r' aco, se lou pecat,
» E, n'es pas gros, cresès, filheto,
» Ero souben renoubelat !

» Car la caresso recebudo,
» Al bèn captibat galantou,
» De cots que i'a, sens retengudo,
» Bellos la tornoun, sens doulou ! »

— « Mès disoun qu'aco 's grando fauto,
» Tout ço qu'aquis me racountas ? »
— « Oh ! nou. La téco biste sauto,
» Quand se coumprenoun bèn, boutas ! »

Alors, sur son cou, je pus — poser les tendres petits baisers — que je voulais ! Ah ! comme je les plaçai — avec satisfaction, les pauvrets !...

Quand la chose fut faite, — ce qui eut lieu rapidement, — elle me dit un brin irritée : — « Vous êtes content, maintenant, je pense ? »

— « Pas tout à fait, ô mignonne ! — Mais oui, » cependant, si le péché — et il n'est pas gros, croyez, » fillette, — était souvent commis de nouveau !

» Car la caresse reçue, — au bien épris gentil galant, — » parfois, sans plus de façons, — belles la redonnent, et » cela, sans regrets ! »

— « Mais on dit que c'est faute grave, — ce que vous » me racontez là ? » — « Oh ! non, la tache est vite » effacée, — quand on se comprend bien, allez ! »

— « Es belèu brai, diguèt; qual sat ? »
E desumpèi, mai-mai soumeso,
Touts dous, sens crento del pecat,
La douço fauto abèn coumeso !

Car diu pas s'en ana jouinesso,
Sens fa counessenço amb l'amour ;
Pus tard, per trouba sa tendresso,
Souben, cal fa 'n trop loung detour.

E forço cots, l'embeudomen
Que nous proucuro ambe fleugnesso,
De bint ans la caudo caresso,
Se fai espera trop loungtemps !

Mai 1892.



— « C'est peut-être vrai, reprit-elle; qui sait? » — Et depuis, de plus en plus soumise, — tous deux, sans crainte du péché, — nous avons commis la douce faute!

Car ne doit pas s'en aller jeunesse — sans que nous fassions connaissance avec l'amour; — plus tard, pour trouver sa tendresse, — souvent il faut faire un trop long détour.

Et bien des fois, l'enivrement — que procure facilement, — de vingt ans la chaude caresse, — se fait attendre trop longtemps!

Mai 1892.



A MA MÌO

Coumo la pimparèlo, al mitan d'un grand prat
Besiadomen flouris, quand Printems es tournat,
Sarrado dins la mouso e dins lous flocs d'èrbeto,
Qu'à peno s' on la bei, tant parei pitieneto :

Tu, ma Liseto, antal flourisses sens fièrtat,
Ignouran que sès brabo e coumo ta bèutat
Emborlho nostres èls, tant que sès poulideto,
Al mèt de la campagno ount sès touto souleto !

Or un galant urous pot, en se permenan,
Coupa, pèi empourta, tout en la caressan,
Coumo un doux soubeni, la flou de la pradèlo.

Ah ! quouro lou galant que t'aimo tendromen
E que soufro per tu, beira dounc lou moumen
Que pouira te culi, poulido pimparèlo !

A MA MIE

Comme la pâquerette, au milieu d'un grand pré, — timidement fleurit, quand Printemps est revenu, — cachée dans la mousse et sous le gazon, — tellement, qu'à peine si on l'aperçoit, tant elle est petite :

Toi, ma Lisette, aussi, resplendis sans arrogance, — ignorant ta beauté et comme elle nous éblouit, — tellement tu es mignonnette, — en la campagne où tu vis seulette !...

Or, un galant heureux peut, en se promenant, — couper, puis emporter, tout en la bien soignant, — comme un doux souvenir, la fleur du pré.

Oh ! quand donc le jouvenceau qui t'aime tendrement — et souffre par toi, verra-t-il le moment — où il pourra te cueillir, jolie pâquerette !...

SESQUES N'EN BÈN ASSEGURADO!...

Sesques n'en bèn assegurado,
O ma Liseto tant aimado :
Se per bous plaire, cal canta,
Iou cantarèi enquèro pla
E toujours, dins ma cançoneto,
Per bous, aurèi, bello migueto,
Uno pençado, en soubeni
De l'amour que bol pas feni !

Sesques n'en bèn assegurado,
O ma tant poulido mainado :
Se per bous plaire, cal ploura,
De moun paure èlhou toumbara
Souben la caudo grumilheto ;
E, cresès-zou, souben, filheto,
Triste serèi, aco's segur,
Tout-à-fèt al foun de moun cur !

SOYEZ-EN BIEN ASSURÉE!...

Soyez-en bien assurée, — ô ma Lisette tant aimée : — si pour vous plaire, il faut chanter, — je chanterai encore beaucoup — et toujours, dans ma chanson, — pour vous j'aurai, belle mie, — une pensée, en souvenir — de l'amour qui ne veut pas cesser.

Soyez-en bien assurée, — ô ma tant jolie jouvencelle : — si pour vous plaire, il faut pleurer, — de mon pauvre œil tombera — souvent la chaude larme; — et, croyez-le, souvent, fillette, — je serai triste, c'est certain, — tout à fait en le fond de mon cœur!

Sesques n'en bèn assegurado :
Se per bous plaire, ma raibado,
Cal lountems enquèro espera,
Moun cur, lountems pourtat, sera,
Sus las alos de l'esperenço,
E, tant grando que ma soufrenço
Siosque, à bous, souben, pençarèi
Per n'oubei qu'à bostro lèi !

Sesques n'en bèn assegurado ;
Se per bous plaire, recercado,
Me cal ana pla lèn d'aici,
Biste, cosset, m'en bau parti ;
E, se dins toutos las countrados
Que bau bere, forço mainados
Bellos cercoun d'abe moun co,
Bous oublierèi pas pr' aco !

Mès sesques n'en assegurado ;
Se per bous plaire, desirado,
Cal lountems enquèro espera,
Amai enquèr lountemps ploura ;
Se cal ana dins de countrados
Lèn, lèn, belèu abandonados,
Nou zou farèi que damb la fe
De bous, enfin, un jour abe !...

Soyez-en bien assurée : — si pour vous plaire, ma rêvée, — il faut longtemps encore espérer, — mon cœur, longtemps porté, sera, — sur les ailes de l'espérance — et si grande que ma souffrance — soit, à vous souvent je penserai, — pour n'obéir qu'à votre loi !

Soyez-en bien assurée : — si pour vous plaire, recherchée, — il me faut aller bien loin d'ici, — vite, à l'instant, je vais partir ; — et, si dans les diverses contrées — que je vais visiter, plusieurs jeunes filles — belles cherchent à gagner mon cœur, — je ne vous oublierai pas, malgré cela !

Mais soyez-en assurée : — si pour vous plaire, désirée, — il faut longtemps encore espérer, — et plus longtemps encore pleurer ; — s'il faut aller dans des contrées — lointaines, lointaines, peut-être abandonnées, — je ne le ferai qu'avec la conviction — de vous enfin un jour avoir !

Pèi, sesques n'en acertenido ;
Tout cambio aicis, filho poulido :
Amai lou cur, amai l'amour ;
E, souben, dins l'afa d'un jour,
Las proumessos las mai mistousos
Que rendoun las drolos urousos,
S'en ban... s'en ban per pus tourna,
Bounur d'un jour sens lendouma !...

Noubembre 1890.



Puis, soyez-en bien certaine, — tout change ici-bas, gentille enfant : — et le cœur et l'amour ; — et, souvent, dans l'affaire d'un jour, — les promesses les plus agréables — qui font les belles tant heureuses, — s'oublent sans retour, — bonheur d'un jour sans lendemain !...

Novembre 1890.



LOU QUESTAIRE

A MOUN PAIRE.

Sa loungo barbo blanco, salo,
Damb un bièl capelas traucat
Que dingu'al foun del cap dabalo,
Pè-nud e tout espelhandrat,

Dins lou cami qu'es ple de pousco,
Bai lou questaire à pitious pas,
Coumo lou pouèto que souseo
En siègren costo lous bartas !

Sus l'espanlo porto sas biassos
Ount a quauques boucis de pa
Tant duras qu'à cops de piassos
A peno, lous poudrias coupa !

LE MENDIANT

A MON PÈRE.

Sa longue barbe blanche, sale, — avec un vieux chapeau troué — qui jusqu'au fond de la tête descend, — pieds nus et ses vêtements en lambeaux,

Dans le chemin plein de poussière, — va le quêteur à petits pas, — comme le poète qui rêve — en suivant les halliers !

Sur l'épaule, il porte sa besace — où sont quelques morceaux de pain — si durs qu'il faudrait une hache — pour les pouvoir couper !

Per amaisa 'n bri sa fatigò,
Se sèrb d'un bastounet d'albat
Qu'un jour ount n'abio gaire trigo,
Passan proche un riu, a panat.

Bai de sa marchò pau praissado
Sus la routo loungo sens fi,
E, d'aquel pas, dins la journado,
Fai enquèro pla de cami !

Cour d'uno porto à l'autro porto
Questa 'n pitiou bouci de pa ;
Apèi, quand la journado es morto,
Dins un palhè bai se pausa.

E que plègue per ramasclados
Ou qu'al cèl blu, fague soulel,
N'a gaire que las mèmos piados
Pramo de pouda 'sta cha-z-el :

Soun oustal es pertout sus tèro,
Pecaire ! Apèi, n'en cal tant pau
Pramo de louja sa misèro
E de lou teni 'n brinou caud !...

Pour calmer un peu sa fatigue, — il se sert d'un petit bâton de saule — qu'un jour où il n'était guère pressé, — passant près d'un ruisseau, il a volé.

Il va de sa marche peu pressée — sur la route longue sans fin, — et, de ce pas, dans la journée, — fait encore pas mal de chemin !

Il court d'une porte à l'autre porte, — quêter un petit morceau de pain ; — puis, quand la journée est finie, — dans un pailler il va se coucher.

Et qu'il pleuve par averses — ou qu'au ciel bleu, il fasse soleil, — il n'a que les mêmes pas à faire — pour être chez lui.

Sa maison est partout sur terre, — pauvre ! Ensuite, il en faut si peu — pour loger sa misère — et le tenir un petit peu chaud !

L'estiu, quand la nèt es douceto,
Darrè quauquo bièlho paret
Trobo, tant que bol, la crambeto
Ount pot passa la nèt sens fret ;

L'ibèr, quand deforo pousquejo,
Ou que la nèu damb soun mantèl
Capèlo tout, trempairo, frejo,
Sus la palho fai soun soumèl ;

Pèi, quand la prumèro flambado
De l'albo bènt, toujours countent,
El, countunio sa permenado,
Sens crenta la fret ou lou bent!...

E be, damb toutos sas so ufrenços,
Aquel ome tant malurous
Nourris souben pla d'esperenços
E mai d'un cot se trobo urous !

Antal, en gaitan las estèlos,
Couchat al mèt de quauque prat,
Entr'estan las nèts sounjarèlos,
Sousco aquel bièl espelhandrat !

L'été, quand la nuit est douce, — derrière quelque vieille muraille — il trouve, autant qu'il veut, la chambre — où il peut passer la nuit sans froid ;

L'hiver, quand dehors il bruine, — ou que la neige de son manteau — recouvre tout, humide et froide, — sur la paille il fait son sommeil ;

Puis, quand la première lueur — de l'aube vient, toujours content, — lui, continue sa promenade, — sans redouter le froid ni le vent!...

Eh bien, malgré toutes ses souffrances, — cet homme si malheureux — entretient souvent bien des espérances — et plus d'une fois se trouve heureux !

Ainsi, en contemplant les étoiles, — couché dans quelque pré, — durant les nuits inspirant la rêverie, — songe ce vieux loqueteux !

Se bei mèstre d'un eiritage,
De pistolos, de loubis d'or,
D'un bèl castèl, d'un attalage,
Rèi, prince, men, simple milor!...

Ah ! quand après se derebelho,
Lou sounje mai d'un cot es lèn ;
Mes pot tourna damb sa merbelho,
Alabets que la soum rebèn !...

En ie fan naisse l'esperenço
Aimable et douço dins soun cur,
Ie fai oublida sa soufrenço,
Amb l'entrebisto del bounur.

Ah ! lou pauras, de sa misèro
Se plan e maudis be lou sort
Que lou fai pati sus la tèro !
Mès saquelai, quand bènt la mort,

Aquel ome que sus la tèro
Nou fai res que toujours souffri
E biure al mèt de la misèro,
Regagno e nou bol pas mourì !

Il se voit maître d'un héritage, — de pistoles, de louis d'or, — d'un beau château, d'un attelage, — roi, prince, simple milord !...

Ah ! lorsqu'après il se réveille, — le songe plus d'une fois est loin ; — mais il peut revenir avec ses merveilles, — quand le sommeil reviendra !...

En faisant naître l'espérance — aimable et douce dans son cœur, — il lui fait oublier sa souffrance, — par l'illusion du bonheur.

Ah ! le pauvre, de sa misère — il se plaint bien et maudit le sort — qui le fait pâtir sur terre ! — Mais cependant, quand vient la mort,

Cet homme qui, sur la terre, — n'a qu'à souffrir — et vivre au sein de la misère, — rechigne et ne veut pas mourir !...

SOUBENI

A E^{***}.

Coumo es bello ma migo amb sous lusents elhous,
Ambe sous pièls frisats, sa mino fripouneto,
E, quand sa bouco fai sa couquino riseto,
Après m'abe dounat sous poutous lous milhous !

Coumo es menut soun corp e coumo sous bras nuts
Me tenoun bèn sarrat, quand mas potos burlados
Ie balhoun mous poutous en folos bicourlados,
Après que sount estat quauque pau attenduts !

Coumo la nèt, souben, nous bei derebelhats
E coumo lou mati, quand l'Auroro es tournado,
Nous trobo enquèr, tabe, pas de tout embelhats !

Ah ! que nous entendèn damb ma mestresso aimado !
Coumbèn la bito es douço en ses flèugnes brassous,
E, coumo lous jours loungs sount gair' embarrassous !

SOUVENIR

A E***.

Combien est belle ma mie, avec ses luisants petits yeux,
— avec ses cheveux frisés, sa mine friponnette, — et,
lorsque sa bouche fait sa coquine risette, — après m'avoir
donné ses baisers les meilleurs !

Comme est mince son corps et comme ses bras nus —
me tiennent bien serré, quand mes lèvres en feu — lui
donnent mes baisers en fous embrassements, — après les
avoir fait un peu désirer !

Comme la nuit, souvent, nous voit réveillés, — et
comme, le matin, l'aurore, à son retour, — nous trouve
encore également fatigués !

Ah ! que nous nous entendons bien avec ma maîtresse
aimée ! — Combien la vie est douce en ses souples petits
bras, — et comme les jours ennuyeux ne nous gênent
guère !

Mai 1890.

5**

REBELHO-TE, MIGO !

A BITTOR DELBERGÈ.

Rebelho-te, migo, que trigo !
Lou bèl soulel bai ariba :
Diu abe passat ta fatigo,
Aro es l'ouro de se leba !
Anen, poulido feniantouno,
Cal te deranca de toun lèt !
Biste, rebelho-te, pitiouno,
Qu'al Leban i' a tout-ple de fèt !

Pr' aquis bas, al foun de la plano,
Cantoun lous balents auselous,
E, las granoulhos, dins la gano,
Se taisoun amb lous tregantous .
La tioco a tabe fèit dintrado
Dins la cabèrno, à soun jouquet,
E, pertout, expand, la rousado,
De gloutos d'or, soun chapelet.

RÉVEILLE-TOI, MIE !

A VICTOR DELBERGÉ.

Réveille-toi, mie, bien vite ! — Le soleil va paraître : — doit avoir passé ta fatigue ; — maintenant, c'est l'heure de se lever ! — Allons, jolie petite paresseuse, — il faut l'arracher de ton lit ! — Vite, réveille-toi, petite, — car le Levant est tout en feu !

Par là-bas, au fond de la plaine, — chantent les vaillants petits oiseaux, — et les grenouilles, dans le fossé bourbeux, — se taisent ainsi que les poissons. — La chouette a aussi regagné, — dans la caverne, son juchoir, — et, partout, étend, la rosée, — de gouttes d'or, son chapelet.

Lou bouiè pren soun agulhado,
E, damb sous hèus, à pitious pas,
S'en bai coumença la laurado ;
La pastouro, dins lou campas,
Cantourlan uno cançouneto,
Coundus paise sous agnèlous,
E, lou pastre de la bourdeto,
Sous braus, meno as prads rousadous !

Rebelho-te, pitiouno caro !
N'es pas l'ouero de se leba
Que sounco es aribado adaro :
Per l'amouros, cal s'engalha,
Bello ! Bouta brabo raubeto,
Couiffa foulart bèn arenjat,
E, de sous pièls, la loungo beto,
N'en fa 'n pougnat bèn tournejat !

Anen, sabes be qu' ièr, Liseto,
A toun casal, presto à sourti,
Remarquerian uno rouseto !
S' a 'spelit aqueste mati,
Se bos, aniren, ma migueto,
Tout dous ensemble la coupa !
Damb sas gloutos de rousadeto,
Coumo anira bèn per l'oundra !

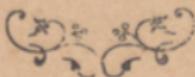
Le bouvier prend son aiguillon, — et, avec ses bœufs, à petits pas, — va commencer le labour; — la bergère, dans les vastes champs, — fredonnant une futile chanson, — conduit paitre ses agneaux, — et, le pâtre de la métairie, — ses taureaux, mène aux prés baignés de rosée !

Réveille-toi, petite aimée ! — Ce n'est pas l'heure de se lever — qui, seulement est arrivée maintenant : — pour l'amoureux, il faut se préparer, — belle ! Mettre jolie robe, — coiffer foulard bien arrangé, — et, de ses cheveux, la longue tresse, — en faire un nœud coquettement tourné !

Allons, tu sais qu'hier, Lisette, — à ton jardin, prête à sortir, — nous remarquâmes une petite rose ! — Si, ce matin, elle est épanouie, — nous irons, gentille amante, si tu veux, — ensemble la cueillir ! — Avec ses gouttelettes de rosée, — comme elle ira bien pour te parer !

Rebelho-te, migo, que trigo !
Lou bèl soulel bai ariba ;
Diu abe passat ta fatigo,
Aro es l'ouero de se leba !
Anen, poulido feniantouno,
Qu'adaro es l'ouero tout-à-fèt !
Roso pot se bletri, pitouno,
Car lou Leban es ple de fèt !

Mai 1890.



Réveille-toi, vite, belle ! — Le soleil va paraître : — doit avoir passé ta fatigue ; — maintenant c'est l'heure de se lever ! — Allons, jolie paresseuse, — voilà l'heure tout à fait ! — Rose peut se flétrir, petite, — car le Levant est tout en feu !

Mai 1890.



IRA...

Antal, un autre bièl gusas,
Ièr l'a tengudo dins sous bras,
E, m'a calgut, ei-las ! la bere,
Pramo de zou diure bèn crere !...

O ! m'a calgut esta segur
Que de quaucun mai la caresso
Ie poudio balha lou bounur
E rebelhabo sa tendresso,

Pèi, desoulat, m'acerteni
Que n'aurioi pus à l'abeni,
Soulet aimat, la deliciouso
Afeciu de la malurouso !...

IRA...

Ainsi, un autre vieux veinard, — hier, l'a tenue dans ses bras, — et il m'a fallu, hélas ! la voir, — afin de le devoir bien croire !...

Oui ! il m'a fallu être sûr — que de quelqu'un plus la caresse — pouvait lui procurer le bonheur — et réveillait sa tendresse ;

Puis, navré, acquérir la certitude — que je n'aurais plus à l'avenir, — tout seul aimé, la délicieuse — affection de cette malheureuse !...

Se l'abias bisto abandouna
Soun col blanc-coumo la nebejo,
As poutous dount mourioi d'embejo
E qu'à l'autre èi daissat pana !

E s'abias bist qual doux plase
A tout soun èstre proucurabo
La caresso qu'à soun lese,
Ount boulio, pertout, el boutabo !...

Bèn à soun aise, sens faiçou
E damb uno mino afrontado
Que pot merita 'no liçou,
Sus sous ginouls èro assetado ;

D'uno ma lou tenio pel col,
E, soun autre bras pendoulhabo,
Entr'estan que de bounur, fol,
El, sous bèls tresors pataugnabo ;

Sa fresco bouco sourissio
E, dins sous èls qu'un pau clucabo,
Lou fèt del desir lusissio,
Qu'aurias dit un four que calfabo ;

Si vous l'aviez vue abandonner — son cou blanc comme la neige — aux baisers dont je mourais d'envie — et qu'à l'autre j'ai laissé voler !

Et si vous aviez vu quel doux plaisir — à tout son être procurait — la caresse qu'à son désir, — où il voulait, partout il lui plaçait !.....

Bien à son aise, sans façon, — et avec une mine d'effrontée — qui mérite une leçon, — sur ses genoux elle était assise ;

D'un bras elle entourait son cou, — et l'autre pendait, — tandis que, de bonheur, fou, — lui, ses beaux trésors découvrait avec la main ;

Sa fraîche bouche souriait — et, dans ses yeux qu'elle clignait un peu, — le feu du désir luisait — à tel point, qu'on eût dit un four qui chauffait ;

Sous pièls èroun despenjenats
E sens cat de souèn arenjats :
Toumban lou loung de soun esquino
Amai un bri sus sa pèitrino ;

Dubèrt, soun coursage, al coulet,
Moustrabo, un pau aremousado,
La formo d'un round tetinet
Damb sa prino tèsto rausado,

E, pèi, daissabo debina
D'autros mai poulidos causetos
Que bous poudès emmajena
E que bous farioun fa linguetos!

Quals doux mouments diuguèt passa
Lou benurous que la fourtuno
Barguèt, per lou recoumpença,
D'uno çanço tant impourtuno

Per iou !... Qual mal achèri, Diu !
Jamai n'abioi, dins la souffrenço,
Sentit tant proundomen e biu
Las gaffados de la doulença !...

Ses cheveux étaient chiffonnés, — arrangés sans aucun soin : — tombant sur son dos — et même un peu sur sa poitrine ;

Ouvert, son corsage, au cou, — montrait, un peu ramassée, — la forme d'un rond petit sein — avec son petit bout rosé,

Et, en outre, laissait deviner — d'autres plus jolies petites choses — que vous pouvez supposer — et qui vous feraient bien venir l'eau à la bouche !

Quel doux moments dut passer — le bienheureux que la fortune — accabla, pour le récompenser, — d'une chance tant gênante !

Pour moi !... Quel mal j'eus, Dieu ! — Jamais je n'avais, dans la souffrance, — ressenti si profondément et si vivement — les morsures de la douleur !...

Antal, alabets qu'à soun niu
Torno l'ausèlo, à sa marmalho,
Pourta dambe grando atenciu
La recounfourtaïro ripalho,

E trobo pus lous auselous
Que, de mainages, une bando
Pau pietadouso e sacripando,
Bènt de rauba, de reculous

E de cantou bolo e birolo
Sens gaire sabe ço que fai,
E, debat un tant pesut fai,
Sentin soun capet que trantolo,

La blassaduro de soun cur,
Bai gari pla lèn, auribouso,
Tout en maudin lou grand boulor
Que l'a fèito tant malurouso ;

Quand dins lous bras d'un estrangè,
Iou, pecaire, l'apercebèri,
Alors, dins moun corp tout entiè,
Tout sanglaçat me sentiguèri !

Ainsi, lorsqu'à son nid — revient l'oiselle, à sa mar-
maille, — porter avec grande attention — la ripaille
nécessaire à la vie,

Et ne trouve plus les oisillons — que, d'enfants, une
bande — peu portée à la commisération et sacrilège, —
vient de ravir, de reculons

Et de côté, vole et tournoie — sans guère savoir ce
qu'elle fait; — ensuite, sous un si lourd fardeau, —
sentant que sa petite tête n'est plus solide,

La blessure de son cœur, — va guérir bien loin,
méfiante, — tout en maudissant le ravisseur — qui l'a
rendue si malheureuse;

Lorsqu'en les bras d'un étranger, — moi, pauvret, je
l'aperçus, -- alors, dans mon corps tout entier, — je
sentis froid au sang !

De candèlos, belèu un cent !
Daban mous èls aparesquèroun ;
Mès al cap d'un pitiau moument,
Quand mous sens se derebelhèroun,

Uno reaciù se fasquèt
E, per moun amo endoulourido,
La bertat, claro, debenguèt.
O ! bèn segur, èro fenido

L'esperenço qu'ambe fabou
Antan abioi entretengudo :
Biure damb elo, à soun cantou,
Menan la bito coumbengudo ;

Dins lou bounur, urous tous dous,
Partajan mèmò jouissenço
E, per l'afeciù d'amourous,
Recounfourtats dins la soufrenço ;

Pèi, quand la negro mort bendrio,
Lou culte de la soubenenço,
Cha lou qu'à l'autre surbibrio,
Serio per countunia l'alhenço.

.
.

Des chandelles, peut-être un cent ! — devant mes yeux
apparurent ; — mais au bout d'un petit moment, — quand
mes sens se remirent,

Une réaction se fit — et, pour mon âme endolorie, — la
tristesse, claire, devint. — Oui ! bien certainement, était
finie.

L'espérance qu'avec plaisir, — antan j'avais entretenue :
— vivre avec elle, à son côté, — menant la vie convenue ;

Dans le bonheur, heureux tous les deux ! — partageant
même jouissance — et, par l'affection de gens s'aimant,
— soutenus dans la souffrance ;

Puis, quand la sombre mort viendrait, — le culte de la
souvenance, — chez celui qui à l'autre survivrait, — serait
pour continuer l'alliance !...

.....

.....

Adaro, as boulgut lou feni
Aquel doux raibe, ô faribolo !
E n'as pas crenat d'espouti
Moun paure cur, ô grando folo !...

E-be ! antal siosque ! M'es egal !
Bai-t'en dambe l'autre, maissantò,
Se lou trobes coumo te cal !...
De iou, n'ères pas meritanto !...

Boli de pertout te fuji
E, per tourna ta mespresenço,
Pas sounco pramo de t'aï,
Councerbarèi ta soubenenço !...

Settembre 1890.



Maintenant, il t'a plu de voir se terminer — ce doux rêve, ô frivole ! — Et tu n'as pas redouté de broyer — mon malheureux cœur, ô grande folle !...

Eh bien ! qu'il en soit ainsi ! Cela m'est égal ! — Va-t'en avec l'autre, méchante, — si tu le trouves comme il te les faut !... — De moi, tu n'étais pas digne !...

Je veux te fuir de partout — et, pour te payer de ton mépris, — pas seulement pour te haïr, — de toi, je garderai souvenir !...

Septembre 1890.



LOU TROUBADOUR

Es nèt ; fai escur, grand escur ;
Dins la caminolo fangouso,
Perdut e sens esta segur
De res, sus la tèro glebouso,
Camino un paure ome attardat
Que bai, sens sabe gairo ount marchò,
Tant es per la nèu embourlhat
E tant sa traulho es gaire larjo !

Al cèl, cat d'estèlo d'argent
Nou bol, de la courto lusido
Que sort de soun elhou brillhent,
Fa la nèt un pau abelido ;
Lou bent raujous pouso la nèu
E, dins lous bos, sas rafalados

LE TROUBADOUR

Il est nuit; il fait obscur, bien obscur; — dans le sentier boueux, — égaré et sans être sûr — de rien; sur la terre argileuse, — chemine un pauvre homme attardé — qui va, sans savoir guère où il marche, — tant il est par la neige aveuglé — et tant sa voie est peu large!

Au ciel, aucune étoile d'argent — ne veut, de la rapide lueur — qui sort de son petit œil brillant, — éclaircir un peu la nuit; — le vent furieux pousse la neige — et, dans

Sembloun lou brut rauque del bèu,
Quand, emmalit, fai sas bramados.

Toujours, sens sabe gaire ount bai,
L'ome marcho dins la nèt negro,
Sens se recouneisse jamai !...
E dejà lou courage manco,
Quand, tout d'un cot, dret daban d'el,
Tout proche, aquis, à quaucos piados,
Bei lusi lou lum d'un calel
Darrè de bitros embourlhados !

Cosset, recounei un castèl
Ount cour damanda sa couchado.
« *Pan pan ! Pan pan !* », fai lou martèl ;
« Qual sès ? », damando la belhado.
— « Sèi un troubadour egarat
» Al mitan de la nèt escuro »,
Dis l'estrangè ; « sèi fatigat ;
» Garas-me un pau de la frescuro ! »

— « Mès o ! dambe plase, segur »,
Respound alors la castèlèno
Que n'a pas soulomen boun cur,
Mès qu'es, tabe, bello, sens peno.

le bois, ses rafales — ressemblent au bruit rauque du bœuf, — lorsque, irrité, il pousse ses mugissements.

Toujours, sans savoir guère où il va, — l'homme marche dans la nuit noire, — sans se reconnaître jamais !... — Déjà le courage lui fait défaut, — quand, tout à coup, droit devant lui, — tout près, là, à quelques pas, — il voit luire la lumière d'une lampe — derrière des vitres couvertes de buée.

A l'instant il reconnaît un château, — où il court demander à coucher. — *Pan pan ! Pan pan !* fait le marteau. — « Qui c'est-il ? », demandent les veilleurs. — « Je suis » un troubadour égaré — au milieu de la nuit obscure », — dit l'étranger ; « je suis fatigué, — garantissez-moi un » peu du froid ! »

— « Mais oui ! avec plaisir, certainement », — répond alors la châtelaine — qui n'a pas seulement bon cœur, — mais qui est, aussi, belle sans effort. — « Entre, entre

« Dintro, dintro dins moun castèl,
» Pouèto, amaisa ta fatigo !
» Bas abe ço qu'èi de mai bèl !
» Per tu, serèi de tout proudigo !

» Tè, beu d'aquel pitiou bi blanc
» Que tendra ta car rebelhado
» E poudra te balho de sang
» Per countunia ta caminado !
» Minjo aquel bouci de crabit
» Amb aquel pau de bedeleto,
» Pèi, te menaran à l'abrit
» Dins uno bèn caudo crambeto,

» A part que, pas trop fatigat,
» Councentiguèsses à nous dire
» Quauques bercets !... » Encourajat
Per l'amistenco d'un sourire,
Lou pouèto, raiban d'amour,
Respound : « Bous dirèi, noblo damo,
» La balado del troubadour
» Qu'es lou pessomen de moun amo. »

.

» dans mon château, — poète, soulager ta fatigue ! — Tu
» vas avoir ce que j'ai de mieux ! — Pour toi, je serai de
» tout prodigue !

» Tiens, bois de ce petit vin blanc — qui tiendra ta
» chair éveillée — et pourra te donner de la force — pour
» continuer ton chemin ! — Mange de ce morceau de
» chevreau — avec ce peu de tendre veau, — puis on te
» conduira à l'abri — dans une bien chaude chambre,

» A moins que, n'étant pas trop fatigué, — tu ne consen-
» tisses à nous dire — quelques versets !... » Encouragé —
par un amical sourire, — le poète, rêvant d'amour, —
répond : « Je vous dirai, noble dame, — la chanson du
» troubadour — qui est l'expression des sentiments de
» mon âme. »

.....

BALADO DEL TROUBADOUR

« Sèi un dralhaire troubadour
Que nou n'a res à fa sus tèro
Qu'à canta la nèt e lou jour,
Trari-la-la, la-la, la-lèro !...
Sèi esperat en forço endrets
Ount la languino es establido ;
Mès quand ariboun mous bercets,
Que la laidasso es lèu partido !...

» N' i' a pas de mai-paure que iou,
Dins lou mounde de la misèro.
Pas un escut, pas un pitieu,
Tout pitienet caire de tèro
Que m'apartengoun, de segur ;
De tout aco m'enchauji gaire :
Sèi prou riche dāmbè moun cur
E ma mandoro de troubaire !...

» Damb es, sounco, counten, m'en bau
A pè, soulet, sens fa tapaje,
E, sens gros paquetas ta-pau
Que m'embarrassoun en bouiaje !...

LA CHANSON DU TROUBADOUR

« Je suis un troubadour errant — qui n'a pas autre chose à faire sur terre — que chanter nuit et jour, — trari-la-la, la-la, la-laire !... — On m'attend en force endroits — où l'ennui a élu domicile ; — mais quand arrivent mes couplets, — l'horrible a vite pris la fuite !...

» Il n'en est pas de plus pauvre que moi, — dans le pays de la misère. — Pas un écu, pas un petit — tout petit coin de terre — qui m'appartiennent, certainement ; — de tout cela, je me moque un peu : — m'estimant assez riche avec mon cœur — et ma mandore de troubadour !...

» Avec eux seulement, content, je vais — à pied, sans faire grand bruit, — et, sans volumineux bagages, aussi, — qui puissent me gêner en voyage !... — Ce n'est pas

N'es pas grand causo, mès es prou,
Ma tant estimado mândoro,
Per que me tratoun en segnou
Ou... me fascoun coucha deforo!...

» Anèt, dormi dins un castèl ;
Dins quauco poulido crambeto
Que troubàrias res de mai bèl,
Passi la nèt bèn douçoureto ;
Douma, coucharèi pes camis,
Goustan, de la nèt, la frescuro,
Perdut dins un noubèl païs,
Al mèt de la grandò Naturo !

» Aribo mai d'un cot, tabe,
Qu'en escoutan ma ritournèlo,
De cots que i' a, sens zou sabe,
Se daïso prene quauco bello
Dins lous bartuèls que l'Amour,
Lou Diu couqui, moun adujaire,
A pausat bèn à soun entour,
Per iou, lou pouèto, pescaire!...

» Ma bourço es plato, de segur ;
Mès se n'èi pas, per mas mestressos,

beaucoup, mais c'est assez, — ma chère mandore, — pour être traité en seigneur — ou... coucher dehors !...

» Aujourd'hui, je dors dans un château ; — dans quelque jolie chambre, — tellement belle qu'on aurait souvent de la peine à trouver sa pareille, — je passe la nuit bien agréablement ; — demain, je coucherai par les chemins, — goûtant la fraîcheur de la nuit, — égaré dans quelque nouveau pays, — au sein de la grande Nature !...

» Il arrive plus d'une fois, aussi, — qu'en écoutant ma ritournelle, — parfois à son insu, — se laisse prendre quelque belle, — dans les filets que l'Amour, — le dieu coquin, mon aide, — a placés tout autour d'elle, — pour moi le poète, pêcheur !...

» Ma bourse est plate, certainement ; — mais si je n'ai pas, pour mes maîtresses, — de l'argent, je leur donne

D'argent, lour balhi tout moun cur
Dambe mas milhounos caressos :
Tabe, las cal bere ploura
Quand, oh ! las pauros malurousos !
Lour cal enfin desespera
D'esta damb iou 'nquèr mai urousos !

» Esta jouious, aima las drolos
E, dins mous bèrs, canta l'amour,
Quand podi, dins de noços folos,
Beure fort, trinca tout un jour ;
Sabe plaïre à las castèlenos,
Las fa rire lou mai souben
Qu'es poussible, narga las penos,
Baqui coumo passi moun tem !... »

.
Quand lou troubadour a fenit,
La damo es tout esmerbelhado ;
Aimo ! Lou pouèto es poulit !...
Alors, fai sourti la belhado
E quand soun mound' es en anat,
Dambe d'aimablos calinenços,

tout mon cœur — avec mes meilleures caresses : — aussi, faut-il les voir pleurer — quand, oh ! les pauvres malheureuses ! — elles doivent désespérer — d'être encore plus longtemps heureuses avec moi !

» Être joyeux, aimer les filles, — et, dans mes vers, chanter l'amour ; — quand je puis, dans des noces folles, — boire dur, trinquer toute la journée ; — savoir plaire aux châtelaines, — les faire amuser le plus souvent — possible ; narguer la souffrance : — voilà comment se passe mon temps... »

.....

Quand le troubadour a terminé, — la dame est tout émerveillée ; — elle aime ! Le poète est beau garçon !... — Alors, elle fait sortir les veilleurs — et quand son monde

Bai rasis soun cantaire aimat,
Ie fan antal sas counfidenços :

- « Sèi touto soulo aquesto nèi ;
 - » Moun segnou 's partit à la guèro
 - » Pramo d'ana serbi soun rèi ;
 - » Es lèn... tournara pas enquèro...
 - » Ah ! se sabios, bèl esperat,
 - » Coumo fai mal esta souleto
 - » Quand bostres bint ans an trucat !
 - » Coumbèn l'on es amourouseto !...
-
- » Tabe, se bos, moun troubadour,
 - » Damb iou, pauro malurouseto,
 - » Gousta lous plases de l'amour,
 - » Serèi ta pitiouno Liseto !
 - » Pèi, se te plai d'un bri m'aima,
 - » Te juri, crei-me, sèi sincèro,
 - » De nou jamai pus t'oublida,
 - » Carin sounco tu sus la tèro !
-
- » Me diras tous bèrs lous milhous
 - » Amb tas mai poulidos balados,
 - » E seren bèn urous touts dous
 - » Dins d'encantairos poutounados !

s'en est allé, — avec d'aimables câlineries — elle va près de son chanteur aimé, — lui faisant ainsi ses confidences :

« Je suis toute seule, cette nuit ; — mon seigneur est
» parti pour la guerre, — afin de servir son roi ; — il est
» loin, et ne reviendra pas encore... — Ah ! si tu savais,
» bel espéré, — comme il fait mauvais être seulette, —
» quand vingt ans ont sonné ! — combien on est disposée
» à s'éprendre !...

» Aussi, si tu veux, mon troubadour, — avec moi,
» pauvre petite malheureuse, — goûter les plaisirs de
» l'amour, — je serai ta petite Lisette ! — Ensuite, s'il te
» convient d'un peu m'aimer, — je te jure, crois-moi, je
» suis sincère, — de ne jamais t'oublier, — chérissant toi
» seul sur la terre !

» Tu me diras tes vers les meilleurs — avec tes plus
» jolies ballades, — et nous serons bienheureux tous deux,
» — au sein d'enchanteresses embrassades ! — Ah ! s'il

- » Ah ! se te plai, moun desirat,
- » De iou, fai uno fenno urouso !
- » Parlo ! parlo ! sès escoutat
- » Per la qu'es de tu l'amourouso !... »

E sa bouès, armouniousomen
Sort de sa bouco, suplicairo,
Damb un tendre trentinomen
Balhan la forço encadenairo
A l'expressiu de l'emouciu
De cur e car en desirenco,
E, damb tant de persuasiu,
Qu'es empoussiblo resistenço !...

D'aco lou paure troubadour,
De joiò pot pus ten' en plaço ;
E per acul à tant d'amour,
D'aquelo bello tant bounasso,
Accètto d'èstre lou galant !
A parti d'aquelo serado,
Al castèl damourèt l'amant,
Al cantou de sa bèn-aimado !

Lous mouments filaboun pla doux,
Car las ibèrnalos journados,

» te plaît, mon désiré, — de moi, fais une femme heureuse. — Parle ! parle ! tu es écouté — par celle qui de toi est amoureuse !... »

Et sa voix, harmonieusement, — sort de sa bouche, suppliante, — en un tendre bourdonnement — donnant la force enchainante — à l'expression de l'émoi — de cœur et chair en proie à la passion, — et, tellement persuasive, — qu'est impossible toute résistance !...

Devant tout cela, le troubadour — de joie ne peut plus rester en place ; — et, pour accueil à tant d'amour, — de cette belle si bonne, — il accepte d'être le galant ! — A partir de cette soirée, — au château demeura l'amant, — aux côtés de sa bien-aimée.

Les moments s'écoulaient bien agréables, — car les journées d'hiver, — pour nos jeunes amoureux — étaient

Per nostres jouines amoureux,
Eroun jouiousomen passados;
Dins las crambassos del castèl
Sounjaboun qu'à lours amouretos,
Sens gausa penç' al jour cruèl
Que bendrio feni las pauretos !...

Mès baici pas qu'un bèl mati,
A l'ourisou, besoun beni
Lou segnou que torno d'en guèro ;
Coumo l'attendiou pas enquèro,
Susprenguèt pla lou troubadour
Que, damb de bounos cadenetos,
Crentèt qu'al foun de quauco tour,
Lou mandèsse counta flouretos !...

L'aire, alors, tout adoulentit,
Se biro cap à sa mestresso,
E, ie fai part de soun despit,
Coumo de sa grando tristesso.
« Ço que nous aribo anèt, dis,
» Cresi que dins nostros insoucienco,
» Z'abian, belèu, pas bèn prebist.
» Que fa dins talo circounstenco ? »

joyeusement passées; — dans les vastes appartements du château, — ils ne pensaient qu'à leur amour, — sans prévoir le jour cruel — qui pourrait venir y mettre fin !...

Mais voilà-t-il pas qu'un beau matin, — à l'horizon ils voient venir — le seigneur qui revient d'en guerre; — comme ils ne l'attendaient pas encore, — il surprit fort le troubadour — qui, avec de bonnes chaînes, — redouta qu'au fond de quelque tour, — il ne l'envoyât conter fleurette !...

L'air, alors, tout consterné, — il se tourne vers sa maîtresse — et lui fait part de son dépit, — ainsi que de sa grande tristesse. — « Ce qui nous arrive aujourd'hui, » dit-il, — je crois que, dans notre insouciance, — nous ne » l'avions pas, peut-être, bien prévu. — Que faire en cette » occurrence ? »

— « Te faguèri 'n doux seromen,
» Antan, respound la castèleno ;
» Tout parèl, d'aqueste moumen,
» Te lou farioi sens cat de peno :
» Se tu, ta-pau, n'as pas cambiat
» De sentiments per ta mestresso,
» Boto, siosques pas desoulat,
» I' a 'nquèr de tems per ta tendresso !

» Anan, cosset, prene un pouli
» Que, tant biste que lou bent, filo ;
» E, se bos, ensemble fuji
» Dins Bourdèu, la poulido bilo !
» Quand ser' aici lou chibaliè
» Qu'en-lai s'apercèt damb sa troupo,
» Seren lèn, se sès cabaliè
» Que sat pourta sa mio en croupo ! »

.
.

Lou segnou, ta-lèu aribat,
De la sio, damando noubèlo,
E, de la pas ber', estounat,
Pertout fai cerca l'enfidèlo ;

— « Je te fis un doux serment, — antan, répond la
» châtelaine; — tout semblable, en ce moment, — je te le
» ferais sans aucune peine : — si, également, tu n'as pas
» changé, — de sentiments à l'égard de ta maîtresse, —
» va, rassure-toi, — il y a encore beau temps pour ta
» tendresse!

» Nous allons, tout de suite, prendre un pur-sang — qui
» file aussi vite que le vent, — et, si tu consens, ensemble
» fuir — à Bordeaux, la jolie ville! — Quand sera ici le
» chevalier — que tu aperçois là-bas avec sa troupe, —
» nous serons loin, si tu es cavalier — capable de chevau-
» cher avec sa mie en croupe! »

.....
.....

Le seigneur, aussitôt arrivé, — de sa moitié demande
nouvelles, — et, surpris de ne pas la voir, — partout fait
chercher l'infidèle; — mais il ne trouve que quelques

Mès trobo res qu'un mot d'escrit
Que i' a daissat sus sa tauleto ;
Baicis à pus près ço qu'a dit
La messourguièro couquineto :

« Es bèl, disoun, serbi soun rèi
» En passan soun tems à la guèro ;
» De sa mio, siègre la lèi,
» Iou trobi mai poulit enquèro !
» Me beires plus quand tournares,
» Car, de bous ploura, fatigado,
» D'aco penças ço que boudres,
» Dins l'estanquet serèi negado ! »

Qualo estoumacado, boudiu !
Per nostre ome qu'en sa cerbèlo,
N'abio pas achut prebisiu
D'aprene uno causo parèlo !
Damourèt souscaire un moumen,
Toumban forço amaros grumilhos,
Pèi, se leban, fièbrousomen,
Marchèt depous à las pendilhos,

E se passèt la cordo al col !
E lou bent raujous que buffabo,

lignes — qu'elle a écrites sur sa tablette ; — voici, à peu près, ce que lui dit — la menteuse et petite coquine :

« Il est beau, dit-on, de servir son roi — en passant
» son temps à la guerre ; — obéir aux lois de son
» aimée, — d'après moi, est encore plus beau ! — Je ne
» serai plus, lorsque vous reviendrez, — car, lasse de
» vous pleurer, — de cela pensez ce qu'il vous plaira, —
» dans l'étang je vais me noyer !... »

Bon Dieu ! quelle désagréable surprise — pour notre homme qui, dans sa cervelle, — n'avait pas eu prévision — d'apprendre une chose semblable ! — Il demeura rêveur un moment, — versant de nombreuses larmes amères, — puis, se levant, fiévreusement, — il alla du côté des potences,

Et se passa une corde au cou ! — Et le vent fougueux qui soufflait, — chantait, en faisant balancer — son grand

Cantabo en fan fa lou brantol
A soun grand corp que batalhabo :
« Es bèl, disoun, serbi soun rèi
» En passan soun tem à la guèro ;
» De sa mio, siègre la lèi,
» Per forço es mai poulit enquèro!... »

Mai 1890.



corps qui se débattait dans les spasmes de la mort : —
« Il est beau, dit-on, de servir son roi — en passant son
» temps à la guerre ; — obéir aux lois de son aimée, —
» pour beaucoup, est encore plus beau!... »

Mai 1890.



A LA FENNO

Coumo la bito es douço
Quand bous sentès aimat
Per la fenno que pouso
En-t-à bous, l'amistat!

E coumo la soufrenço
Es laujèro à pourta,
Quand abès l'esperenço
De bous bere aduja

Per la tendrouso amigo
Que trobo soun bounur
D'amendri la fatigo
Qu'espoutis bostre cur!

Pot cerca la misèro
A bous escaraugna :
D'esta soul sus la tèro,
N'abès pas à cregna!

A LA FEMME

Comme la vie est agréable, — lorsque vous vous sentez aimé — par la femme que pousse — vers vous l'amitié!

Et comme la souffrance — est facile à supporter, — quand vous avez l'espérance — de vous voir aider

Par l'affectueuse amie — qui trouve son bonheur — à amoindrir la lassitude — qui brise votre cœur!

Peut essayer, la misère, — de vous atteindre : — d'être seul sur la terre, — vous n'avez pas à craindre!

Sabès qu'uno còumpagno
Debougado à la mort,
Boudra, sens biroulagno,
Partaja bostre sort.

E se bènt la tristesso
Negro bous desoula,
La maissanto tigrasso
Que fai desespera

L'amo la pus ardido,
E, tio, de soun berin,
La mai engalhardido,
Jou' l' gros fai del chagrin :

Per bous balha de forço,
Sera, la fenno, aqui,
Bibo coumo uno amorço
Que lou cop fai parti! . .

Mai, se, de la grumilho
De l'amarun que l'èl
E la gauto grasilho,
Ronlo lou caud grumèl,

Vous savez qu'une compagne, — dévouée jusqu'à la mort, — voudra, sans tergiversations, — partager votre sort.

Et si vient la tristesse — noire vous affliger, — la méchante tigresse — qui fait désespérer

L'âme la plus virile, — et rend impuissante, par son venin, — la plus forte, — sous le gros faix du chagrin :

Pour vous reconforter, — la femme sera là, — vive comme une amorce — que le choc fait éclater!...

De même, si des larmes — de l'amertume desquelles l'œil — et la joue brûlent, — roulent les chauds grumeaux

Enquèro, pietadouso,
La beires se praissa,
De sa ma bèn souegnouso,
Cosset à lou bouissa !

E sa douço caresso,
Fan bere de soun cur
La plasento tendresso
Dins ço qu'es de mai pur,

Estouffara, poudento,
Dins lou brut d'un poutou,
Lou sanglut que tourmento
E bous fai cor-doulou.

Oh ! lou mistous sourire
D'uno fenno que plai
Nou ! saurias pe me dire
Que i' a tant poulit biai,

Tant poulido manièro,
Tant embeudaire ale
E faiçou tant sourçièro
Que poscoun lou bale !...

.

Encore, prise de pitié, — vous la verrez s'empresser, —
de sa main délicate, — de, tout de suite, les essuyer!...

Et sa douce caresse, — montrant de son cœur — la
gracieuse tendresse, — dans ce qu'il y a de plus pur,

Etouffera, puissante, — dans le bruit d'un baiser, — le
sanglot qui tourmente — et vous donne la chair de poule.

Oh ! l'amical sourire — d'une femme qui plaît ! — Non !
vous ne pourriez pas me dire — qu'il y a si joli biais,

Si belle manière, — si enivrante haleine — et façon
tellement ensorceleuse — pouvant lui équivaloir!

Fenno, sès magiciano !
Nous bires al rebèr,
Coumo fai la bouimiano
D'aques qu'a lou goubèr !

Causes nostro souffrenço,
Nostres mai grands tourments,
Nostro desesperenço,
Lous pus maissants mouments

Que passan sus la tèro,
E, pamens aco 's tu
Que nous balhes enquèro
La mai cando bertu,

Lou mai de jouissenço,
La mai tendro afeciu
La pus caro esperenço,
La mai douço emouciu !...

S' uno urouso journado
Bos passa pr' aici-bas,
Gouiat, es damb l'aimado
Soulomen que poudras !

Femme, tu es une magicienne ! — Tu nous tournes à l'envers, — comme fait la bohémienne — de ceux dont elle a la direction !

Tu causes notre souffrance, — nos plus grands tourments, — notre désespérance, — les plus mauvais moments

Que nous passons ici-bas ; — et, cependant, c'est toi — qui, encore, nous inspires — les plus nobles vertus,

Nous donnes le plus de jouissance, — et fais naître en nous la plus tendre affection, — la plus chère espérance, — la plus douce émotion !...

Si, une heureuse journée, — tu veux passer ici-bas, — jeune homme, c'est avec l'aimée, — seulement, que tu le pourras !...

Que sès dounc, ô couquino ?
Ange ? Ou quauque demoun ?
Digun nou zou debino !...
Sès pus-lèu lou secound !...

E saquelai n'en fumo
D'encens sus toun auta !
Denso coumo la brumo
Que la nèt bènt bouta

Sus la raubo azurado
Del rousadous mati,
A la caudo estibado,
E, qu'a lèu fèi parti

La bibo soulelhado,
Ou, su' l' negre mantèl
De la nèt ennaujado,
L'ibèr al tems del gèl,

Sa bapou perfumado
S'enlèbo cap al cèl,
E la foulo empacado
De puples à troupèl

Qu'es-tu donc, ô coquine ? — Un ange ? Ou bien quelque démon ? — Personne ne le devine ! — Tu es plutôt le second !...

Et, cependant, il en fume — de l'encens, sur ton autel — Dense comme la brume — que la nuit vient placer

Sur la robe azurée — du matin, ami de la rosée, — lors de l'été, — mais qu'a bientôt fait disparaître

L'ardeur du soleil ; — ou, sur le noir manteau — de la nuit triste, — l'hiver, à l'époque du gel,

Sa vapeur parfumée — s'élève vers le ciel, — et, la foule entassée — des peuples en masse

T'adaro, silencioso
Dins la beneraciu
Del bèl, e, respettousò,
Te dis soun afeciu,

Sublimo creaturo !
E, belèu, es bertat
Qu'a quicon, ta naturo,
De la dibinitat !...

Ah ! tabe coumo es caro,
Fenno, toun amistat
Jounjo à l'amour, tant raro
Qu'es pel deseiritat,

E que, dins l'isoulènço,
L'estimo, lou pauras
Que, per sa counsoulènço,
L'espèro e la bei pas !

T'adore, silencieuse — dans la vénération — du beau,
et, respectueuse, — te dit son affection,

Sublime créature ! — Et, peut-être, il est vrai — qu'à
quelque chose, ta nature, — de la divinité !..

Aussi, combien est chère, — femme, ton amitié — unie
à l'amour, chose si rare — qu'elle est pour le déshérité ;

Et combien, dans l'isolement, — l'estime le malheureux
— qui, pour sa consolation, — la désire et ne la voit pas
venir !...

Février 1892.

ZEFIRS, OUNT ES ACO QU'ANAS?

A MAURICO FAURE.

Zefirs que tant biste passas
Damb bostros alos azurados,
Digas, ount es aco qu'anas,
Doucets ? En-t-à qualos countrados ?

Proche, belèu, e, lèn tabe ;
Bostro routo n'est pas fijado,
E, pas coumod' es la sabe,
Incounstents coume la pençado !

Besès l'intmenc' espandidou
De la plano e la dangeirouso
Pèitrino pleno de reddou
De la mountagno nebejouso.

ZÉPHYRS, OU ALLEZ-VOUS ?

A MAURICE FAURE.

Zéphyr, qui si vite passez — avec vos ailés d'azur, — dites, où c'est-il que vous allez, — ô doux zéphyr ? vers quelles contrées ?

Près, peut-être, et, loin aussi ; — votre route n'est pas fixée, — et il n'est pas aisé de la déterminer, — car vous êtes aussi inconstants que la pensée !

Vous voyez l'immense étendue — de la plaine et le dangereux — flanc tout en raideur — de la montagne neigeuse.

Fasès besito al castelas
E l'oustalet de la pautilho
Que, toujes dous, tabe, tratas
Coumo s'èroun mèmo familho.

Ah ! que dibès n'en bere antal,
De bounur ou be de misèro
Ouriblo, en siègren à bèl-tal
Caires e cairets de la tèro !

Et que de plous dibès seca
Sus las gautetos de las drolos
Ou des galants que fan ploura
De gouiatos trop faribolos !...

Belèu, dins un doux pessomen,
En-bat, quauco migo oubliado
Raibejo d'aqueste moumen
A nostro amoureto passado,

E, soun embejo se coumplai
Dins la tendrouso soubenenço
Del tems qu'es déjà bèn en-lai,
Ount moun poutou i' èro plasenço !

Vous visitez le grand château — et la petite demeure du pauvre ; — et, tous les deux vous les traitez, — comme s'ils étaient de la même famille.

Ah ! que vous devez en voir ainsi, — de bonheur ou de misère — horrible, en suivant à la suite, — tous les coins et recoins du globe !

Et que de pleurs vous devez sécher — sur les fraîches joues des jeunes filles — ou des galants que font pleurer — des belles trop folâtres !...

Peut-être, dans une douce rêverie, — là-bas, quelque nîe oubliée — songe en ce moment — à nos amourettes passées,

Et, son envie se complait — dans la tendre souvenance — du temps, déjà lointain, — où mon baiser lui convenait !

Zefirs praissats, pourtas-ie-lou !
Sus bostros alos azurados,
Cargas-bous-lou, moun doux poutou,
E, dambe bostros capignados,

Oh ! caressas sa blanco car,
Coumo se ma bouco arduroso,
Sus soun tresor qu'a lou mai car,
La bicourlabo, l'amourouso !...

Jun 1892.



Zéphyr pressés, portez-le-lui ! — Sur vos ailes azurées,
— chargez-le, mon doux baiser, — et, par vos chatouil-
lements,

Oh ! caressez sa blanche peau, — comme si ma bouche
embrasée, — sur son trésor qu'elle a le plus précieux, —
l'embrassait, l'amoureuse !...

Juin 1892.



LA QU'AIMARÈI...

La qu'aimarèi,
E que prendrèi
Per coumpagnouno,
Sera Gascouno,
A mens d'esta
'No Proubençalo;
Mès nou sera
Que Mèjournalo!

La boli bruno ambe de pièls
Negres coumo la carbounilho,
Lusents e frisats, d'ambe d'èls
Dount la flambo bibo cramilho.

CELLE QUE J'AIMERAI...

Celle que j'aimerai — et que je prendrai — pour compagne, — sera Gasconne, — à moins d'être Provençale, — mais ne sera — que Méridionale !

Je la veux brune avec des cheveux — noirs comme du jais, — reluisants et frisés, avec des yeux — à flamme vive.

La boli preso coumo iou
D'uno afeciu counciderablo
Per nostre dialètte gascou,
Ou, de lou coumprene, capablo.

Sera la sourço ount anirèi
Tira moun enspiraciù cando,
E la bèutat que cantarèi
Dins mous bercets de proupagando.

Sera la flou que causirèi,
Parpalhol, per fa ma pausado ;
Aquelo ount toujours tournarèi
Pourta ma milhouno pençado.

Sera tabe lou blu rasin
A gruno espesso, à gruno roundo,
Ou lou melicous roumarin
Que bai juca l'abelho bloundo.

A-d-'elo enquèr damandarèi
L'encantomen de mas ibressos
E, desoulat, lou cercarèi
Dins la calou de sas caressos.

Je la veux prise comme moi — d'une affection considérable — pour notre dialecte gascon, — ou de le comprendre, capable.

Elle sera la source où j'irai — puiser mon inspiration pure, — et la beauté que je chanterai — dans mes versets de propagande.

Elle sera la fleur que je choisirai, — papillon, pour me reposer; — celle vers qui, sans cesse, — se reportera ma meilleure pensée.

Elle sera aussi le bleu raisin — à grain serré, à grain bien rond; — ou le romarin riche en miel — que va sucer l'abeille blonde.

A elle encor, je demanderai — l'enchantement de mes ivresses — et, avec fougue, je le chercherai — dans la chaleur de ses caresses.

Serèi soun bailet debougat,
D'uno oubeïssenço empenado,
Aben per lèi sa bouountat,
Talèu coumpreso, eisecutado.

Amai, moun Diu elo, sera !
L'adourarèi coumo uno idolo
E tout moun cur poussedara,
Se per iou n'es pas faribolo !

Mès d'elo boudrèi en retour,
Coumo marcanto recoumpenço,
Per iou soulet, tout soun amour ;
Sera que justo l'eisijenço !

E s' un jour, dibio m'ariba,
Pauro bictimo d'incounstenço,
De pus l'abe, de z' ignoura,
Oh ! que m'espargne la soufrenço !

N' i' en boudrèi pas de soun mespres,
Per soun merite d'esta franco
E de nou m'abe pas suspres
Al mèt de l'aigo, sens palanco !...

Je serai son dévoué valet, — d'une obéissance absolue,
— ayant pour loi sa volonté, — aussitôt connue, exécutée.

Et, plus, mon Dieu elle sera ! — je l'adorerai comme
une idole, — et tout mon cœur elle possédera, — si elle
n'est frivole, à mon égard.

Mais d'elle je voudrai en retour, — comme récompense
marquante, — pour moi seul, tout son amour ; — l'exi-
gence ne sera que juste !

Et si un jour, il devait m'arriver, — pauvre victime de
l'inconstance, — de ne plus l'avoir, de l'ignorer, — oh !
qu'elle m'épargne la souffrance !...

Je ne lui en voudrai pas de son mépris, — pour son
mérite d'être franche — et de ne m'avoir pas laissé sur-
prendre — au milieu de l'eau, sans planche !...

La qu'aimarèi
E que prendrèi
Per coumpagnouno,
Sera Gascouno,
A mens d'esta
'No Proubençalo,
Mès nou sera,
Que Mèjournalo !

Jun 1892.



Celle que j'aimerai — et que je prendrai — pour compagne, — sera Gasconne, — à moins d'être Provençale, — mais ne sera que Méridionale !

Juin 1892.



LOUS FIÈRS GASCOUS

A ALBÈRT ARNABIÈLO.

I

Rasis la tèro francimando,
Sus bords risents, gais e flourits
De la Garouno sacripando,
N'i' a 'n puple de males ardots
Dount l'Unibèr a counessenço,
E, qu'en tout païs besitat,
A daissat bouno soubenenço.
Aquel puple tant remarquat

Ignouro que sount la bergougno,
La pòu, amai d'èstre pas franc ;
Car soun païs es la Gascougno
Ount tout lou mound' es boun efant !

LES FIERS GASCONS

A ALBERT ARNAVIELLE.

I

Sur les confins de la terre francimande (1), — sur les bords riants et fleuris — de la Garonne turbulente, — il est un peuple de mâles vaillants — dont l'univers a entendu parler, — et qui, dans tous les pays qu'il a visités, — a laissé bon souvenir. — Ce peuple tant renommé

Ignore ce que sont la vergogne, — la peur et le manque de franchise; — car son pays est la Gascegne, — où tout le monde est bon enfant !

(1) Pays où l'on parle le français.

II

Sous bièls pepès an renoummado
D'abe toujours estat gaitats,
Siosqu' en amour, siosqu' à l'armado,
Coumo de famous caps burlats.
Per aco, grando ressemblenço,
Damb esses, pretendèn abe,
Car, siosque dit sens arrouguenço,
Es brai que coumo esses tabe,

Ignouran que sount la bergougno,
La pòu, amai d'èstre pas francs;
E sèn lous fils de la Gascougno,
Païs des mai brabes efants !

III

Dins lou mounde, i' a pas countrado
Per recèbre soun estrangè,
D'une faiçou mai empraissado.
Oh ! nou ! que nou ! i' a pas dangè
E la causo es tant bertadièro,
Que, quand se parlo, en tout païs,
De la Gascougno espitalièro,
Digun lou countrari nou dis !

II

Ses ancêtres ont renom — d'avoir toujours été considérés, — soit en amour, soit à l'armée, — comme de fameuses têtes brûlées. — Pour cela, grande ressemblance — avec eux, nous prétendons avoir, — car, soit dit sans arrogance, — il est vrai que comme eux aussi,

Nous ignorons ce que sont la vergogne, — la peur et le manque de franchise ; — et sommes les fils de la Gascogne, — pays des plus braves garçons !

III

Dans le monde, il n'est pas contrée — pour recevoir son étranger, — d'une manière plus empressée. — Oh ! non ! non ! il n'y a pas de danger ! — Et la chose est tellement vraie, — que, lorsqu'on parle, en tout pays, — de la Gascogne hospitalière, — personne ne dit le contraire.

Ignouran que sount la bergougno,
La pòu, amai d'èstre pas francs ;
Car sèn lous fils de la Gascougno,
E, sabèn qu'èstre bous efants !

IV

N'abèn belèu pas bèn cresenço
Dins lou Diable ni lou Boun Diu ;
Mès saquelai, ambe ferbenço,
Pratican uno religiu :
Aiman la fenno ! Es nostro idolo !
Cresèn dins elo e l'adouran ;
E, quand nous troumpo, faribolo,
Ie perdounan en la plouran !

Car sèn lous fils de la Gascougno,
Païs des bertadiès galants ;
Ignouran ço qu'es la bergougno,
E, sabèn qu'èstre bous efants !

V

N'i' a que damandoun que batustos,
Per balh' as puples atturats,
Lou pes de cadenos injustos ;
Nous-aus, lous famous caps-burlats,

Nous ignorons ce que sont la vergogne, — la peur et le manque de franchise ; — car nous sommes les fils de la Gascogne, — et ne savons qu'être bons enfants !

IV

Peut-être, n'avons-nous pas grande croyance — dans le Diable ou le bon Dieu ; — mais, cependant, avec ferveur, — nous pratiquons une religion : — nous aimons la femme ! C'est notre idole ! — Nous croyons en elle et l'adorons ; — et, quand elle nous trompe, frivole, — nous lui pardonnons en la pleurant !

Car nous sommes les fils de la Gascogne, — pays des véritables galants ; — nous ignorons ce qu'est la vergogne, — et ne savons qu'être bons enfants !

V

Il en est qui ne demandent que combats — pour écraser les peuples abattus, — du poids de chaînes injustes ; — nous autres, les fameuses têtes brûlées, — nous préférons

Preferan pla liura 'no pinto,
Em' uno drolo, fa la cour,
E, rire à fa peta la cinto;
Mès quand zou cal, biran pas court!

Car sèn lous fils de la Gascougno,
Païs des bertadiès galants;
Ignouran que sount la bergougno,
La pòu, amai d'èstre pas francs !

VI

Autant qu'es dins nostros poudenço,
A fa lou be, toujours cercan,
E, ie trouban grando plasenço;
Des que nous blagoun, nous moucan,
Sens attenciu per lour bestiso;
Sèn pas ta-pau de rancuniès :
Mès i' a digun, sens maissantiso,
Qu'aime que ie passoun sus pès !

Car sèn lous fils de la Gascougno,
Païs des mai brabes efants;
Ignouran que sount la bergougno,
La pòu, amai d'èstre pas francs !

vider une pinte, — avec une belle, faire la cour, — et, en sa compagnie, rire à ventre déboutonné; — mais lorsqu'il le faut, nous ne virons pas court!

Car nous sommes les fils de la Gascogne, — pays des véritables galants; — nous ignorons ce que sont la vergogne, — la peur et le manque de franchise.

VI

Autant qu'il est en notre pouvoir, — à faire le bien, toujours nous cherchons, — et, trouvons à cela grande satisfaction; — de ceux qui nous tournent en ridicule, nous nous moquons, — sans prêter attention à leur bêtise; — mais personne de nous, sans pour cela y mettre de la méchanceté, — n'aime qu'on lui marche sur les pieds!

Car nous sommes les fils de la Gascogne, — le pays des plus braves garçons; — nous ignorons ce que sont la vergogne, — la peur et le manque de franchise!

VII

De que n'i 'a pretendoun qu'es sounco
Enta Paris qu'on pot gagna
La grando glorio, la que rounco ;
Qu'alhours on diu que mascagna
Touts lous trabals, e, de cap d'obros,
Jamai, n'en pòude russi 'n pau ;
E-be ! sèn tant bounos manobros
Que lous bantorlos d'amount-nau !

Car sèn lous fils de la Gascougno,
Bèl païs de males ardots ;
Ignouran ço qu'es la bergougno,
E, sèn pas des mens degourdots !

Mai 1892.



VII

D'aucuns prétendent que ce n'est seulement — qu'à Paris qu'on peut conquérir — la grande gloire, celle qui ronfle; — qu'ailleurs on ne doit que faire mauvaise besogne — et, de chefs-d'œuvre, — n'en pouvoir réussir aucun; — eh bien! nous sommes aussi bons manœuvres — que les vantards de là-haut!

Car nous sommes les fils de la Gascogne, — beau pays de mâles audacieux; — nous ignorons ce qu'est la vergogne, — et ne sommes pas des moins dégourdis

Mai 1892.



AL SOULEL DE LA GASCOUGNO

A A. BLABET.

Parei, luisis, ô bèl soulel !
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime calel,
Dambe sa magico encantairo,
Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Pèr suspourta la lèi enjusto !

I

Quand la Garouno a fèi sauta
La palo ; que, nostro campagno
Jous soun oundo, bènt de bouta,
E, pas jainado, en grand mascagno
Lou mai bèl de nostre païs,
Sens attenciu, la sacripando,
Pes malurs d'aquel que souffris
En beren de sous flèus, la bando,

AU SOLEIL DE LA GASCOGNE

A A. BLAVET.

Parais, lui, ô beau soleil ! — Que ta flamme vivifiante
— vienne un brin, lampe sublime, — avec sa magie enchan-
teresse, — porter la gaieté dans nos cœurs, — chasser les
jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour
supporter la loi injuste !

I

Lorsque la Garonne a fait sauter — la vanne ; que, notre
campagne — sous son onde, elle vient de placer, — et,
sans se gêner, met dans un piteux état — le plus joli de
notre pays ; — sans attention, la friponne, — pour celui
qui souffre — en voyant la bande de ses fléaux,

Parei, luisis, ô bèl soulel !
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime calel,
Dambe sa magico encantairo,
Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Per suspourta la lèi enjusto !

II

Quand la piucèlo sentira
Dins sas benos, las picoutados
De soun sang biu que mountara,
E des cauds desirs las fiussados,
Per fa brilha sous bèls elhous
A la cattibairo flambado,
E, passiounats lous doux poutous
De sa bouqueto bèn rausado,

Parei, luisis, ô bèl soulel !
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime calel,
Dambe sa magico encantairo,

Parais, luis, ô beau soleil ! — Que ta flamme vivifiante — vienne un brin, lampe sublime, — avec sa magie enchantresse, — porter la gaieté dans nos cœurs, — chasser les jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour supporter la loi injuste !

II

Lorsque la jeune fille sentira — dans ses veines les picotements — de son sang ardent qui montera — et des chauds désirs, les excitations, — pour rendre brillants ses beaux petits yeux — à la flamme captivante, — et, passionnés, les doux baisers — de sa mignonne bouche bien rosée,

Parais, luis, ô beau soleil ! — Que ta flamme vivifiante — vienne un brin, lampe sublime, — avec sa magie enchantresse, — porter la gaieté dans nos cœurs, — chasser les

Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Per suspourta la lèi enjusto !

III

Per fa beni bruno la pèl
De nostros drolos tant poulidos,
Que nostres gouiats à trou pèl
Apelaran lours bèn caridos,
E bèn negri lours pièls frisats,
Fis e lusents coumo la sedo,
Espes e tant embaloufats
Coumo lous bos d'uno bessedo,

Parei, luis, ô bèl soulel !
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime cael,
Dambe sa magico encantairo,
Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Per suspourta la lèi enjusto !

jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour supporter la loi injuste !

III

Pour brunir la peau — de nos jouvencelles si jolies, — que nos jeunes gens, en masse, — appelleront leurs bien chéries, — et bien noircir leurs cheveux frisés, — fins et brillants comme la soie, — épais et enchevêtrés — comme les bois d'une forêt vierge,

Parais, luis, ô beau soleil ! — Que ta flamme vivifiante — vienne un brin, lampe sublime, — avec sa magie enchantresse, — porter la gaité dans nos cœurs, — chasser les jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour supporter la loi injuste !

IV

Per proucura l'enspiraciù
A nostres bèn aimats felibres
Que nous diran lour emouciu,
Lour fe, lour esper, dins leurs libres,
E cantaran dins leurs bercets
La glorio de nostro patrio.
De nostros bièls, lous grands toupets,
Ou la bèutat de nostro mío,

Parei, luisis, ô bèl soule!
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime cael,
Dambe sa magico encantairo,
Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Per suspourta la lèi enjusto!

V

Per qu'amaduroun nostres blats,
Nostros prunos tant recercados,
Nostres rasins à grus daurats
E nostros culidos granados;

IV

Pour procurer l'inspiration — à nos bien-aimés félibres — qui nous diront leur émoi, — leur foi, leur espérance, dans leurs livres, — et chanteront dans leurs versets — la gloire de notre patrie, — de nos ancêtres les fières audaces — ou la beauté de notre mie,

Parais, luis, ô beau soleil! — Que ta flamme vivifiante — vienne un brin, lampe sublime, — avec sa magie enchantresse, — porter la gaité dans nos cœurs, — chasser les jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour supporter la loi injuste!

V

Afin que mûrissent nos blés, — nos prunes tant recherchées, — nos raisins aux grains dorés — et nos récoltes abondantes; — pour nous donner les jolis biais — que

Per nous balha lous poulits biais
Que sat aprecia 'no damo ;
Que semblen bèn à nostres pais ;
E, bèn gascounisa nostro amo,

Parei, lusion, ô bèl soulel !
Que ta flambo rebiscoulaïro
Bèngue un bri, sublime cael,
Dambe sa magico encantairo,
Bouta lou gai dins nostres curs,
Escarta lèn lous jours escurs
E fa la matèrio roubusto,
Per suspourta la lèi enjusto !

Jambiè 1892.



sait apprécier une dame; — afin que nous ressemblions bien à nos pères, — et bien gasconner notre âme,

Parais, luis, ô beau soleil! — Que ta flamme vivifiante — vienne un brin; lampe sublime, — avec sa magie enchantresse, — porter la gaité dans nos cœurs, — chasser les jours sombres — et rendre la matière robuste, — pour supporter la loi injuste!

Janvier 1802.



GASCOUGNO !

A F. MISTRAL.

Anen, rebelho-te, Gascougno ! Sens fatigo,
Lèbo bèn naut toun frount ! Biste, qu'abèn pla trigo
De bere coumo play quand es ple de fièrtat,
E coumo es bèl, tabe, toun èl embelugat,
Quand bos dire que sès e seras toujours forto,
Demoustran en-d-aques que te prenoun per morto,
Qu'en tas benos, enquèro as prou bito e prou sang
Per noblomen flouri coumo as bèls jours d'antan !

Anen ! as prou soufèrt ! Desumpèi tant d'annados
Que te botoun tant al reng de las oublidados,
Fs tems de lour fa ber' en-d-aques francimands
Qu'as enquèro de forço autant qu'as tous bint ans ;
Que toun cur es tant caud que lou cur de l'aimado
Que, lou sero, à la nèt, dins sa crambo, assetado,
Perdudo en raibassous, en tendrous pessomens,
Lou cur trukan mai biu qu'à tous autres moumens,

GASCOGNE !

A F. MISTRAL.

Allons, réveille-toi, Gascogne ! Sans fatigue — relève bien ton front ! Vite, car nous sommes pressés — de voir combien il plaît quand il est plein de fierté, — et combien est beau, aussi, ton œil étincelant, — quand tu veux dire que tu es et seras toujours forte, — démontrant à ceux qui te prennent pour morte, — qu'en tes veines, encore, tu as assez de vie et de sang — pour noblement fleurir comme aux beaux jours d'antan !

Allons, tu as assez souffert ! Depuis si longtemps — que l'on te place tant au rang des oubliées, — il est temps de leur montrer à ces francimands — que tu as encore de la force autant qu'à tes vingt ans ; — que ton cœur est aussi chaud que le cœur de l'aimée — qui, le soir, à la nuit, dans sa chambre assise, — perdue en petits rêves, en tendres pensées, — le cœur battant plus fort qu'à tous autres moments, — la voix toute au gosier, à

La bouès touto al gousiè, cosset arremousado
Al pus pitienet brut d'uno porto bruscado,
Espèro lou galant al cop d'èl tant mistous
Que toutaro bendra ie balha sous poutous;
Qu'an tort de t'entèra sens en èstre abisado,
E, creere qu'à l'aban, n'estan pus de countado
A lour aise poudran mestreja la naciù,
Sens abe de tous fils la simplo aproubaciù !...

Ah ! que cèrcoun enquèro à 'stouffa ta pençado
Ou que bolgoun enquèr te fa deseiritado,
L'ouro nou diu pus èstre à nous descouraja !
Al countrari nous cal boulega per benja
Lous affrounts qu'autres cots, ambe amaro soufrenço
Nostres paires gagnats per la desesperenço
Diuguèroun suspourta !...

Pes tems de libertat

Que galopoun anèt, ount règno la bertat,
Ount cadun, sens crença, pot defendre sa causo
E, dins lou boun cami, pot fa tout ço que gauso ;
Per aques tems enquèro ount justico e rasou
Sembloun enfin ta-pla' boul' esta de sasou ;
Ount tout-be lous efforts de trainaires de sabres,
Paures souldats troumpats, minjaïres de cadabres,

l'instant étreinte, — au moindre petit bruit d'une porte ébranlée, — attend le galant au regard si charmeur, — qui, tout à l'heure, viendra lui donner ses baisers; — qu'ils ont tort de l'enterrer sans que tu en sois avisée — et croire que désormais n'étant plus à compter, — à leur aise ils pourront maîtriser la nation, — sans avoir de tes fils la simple approbation !...

Ah ! que l'on cherche encor à étouffer ta pensée — ou que l'on veuille encore te faire déshéritée, — l'heure ne doit plus être à nous décourager ! — Nous devons au contraire nous remuer pour venger — les affronts qu'autrefois, avec une atroce souffrance, — nos ancêtres désespérés — durent subir !...

Par les temps de liberté — qui courent; où règne la vérité; — où chacun, sans craindre, peut défendre sa cause — et dans le droit chemin faire tout ce qu'il ose; — par ces temps encore où justice et raison — semblent à la fin des fins vouloir être de saison; — où malgré les efforts de traîneurs de sabres, — pauvres soldats trompés, mangeurs de cadavres, — et les rêves aussi de

E lous raibes tabe de perduts embejous
Qu'aimoun per ariba de cèls bèn aurajous,
Lou dret pot prene un pau la plaço de la forço ;
Ount l'emancipaciù des puples plai à forço,
E lou boule d'anèt es la lèi de douma ;
Ount bèl cop sounjarion à se douna la ma
Per durbi las praisous e coupa les cadenos ;
Ount per rebiscoula lou sang de nostros benos,
Fa d'omes mai forts per serbi l'Umanitat
E rauba per toujours las armos al souldat,
Mai d'un escriu e parlo : es l'ouero, ma Gascougno,
De, tabe, proutesta, sens crento e sens bergougno,
En demandan ço teu e ta plaço al soulel !...
Car diu poude, cadun, esta mèstre cha-z-el ;
Pença coumo z'entèn, defendre sas idèios
E per las fa passa, siègre toutos las lèios,
Quand las crei de justiço e sustout de rasou !...

Qual dret mai que lou teu pot abe de balou ?
Qualo causo es mai justo e diu èstre apuiado
Mai que la teuno, dounc, ô ma Gascougno aimado ?

O ! ço que reclaman ten de l'Umanitat !
Es la rasou del febl' ; es lou dret reboultat ;
Es un puple pla bièl que fai rebiscoulado,
Que, grandos, bol garda sa raço tant blagado,

perdus envieux — qui aiment pour réussir les cieux bien orageux, — le droit peut prendre un peu la place de la force ; — où l'émancipation des peuples plaît à un grand nombre, — et le vœu d'aujourd'hui est la loi de demain ; — où beaucoup songeraient à se donner la main — pour ouvrir les prisons et briser les chaînes ; — où pour vivifier le sang de nos veines, — faire des hommes plus forts pour servir l'Humanité — et ravir pour toujours les armes au soldat, — plus d'un écrit et parle : c'est l'heure, ma Gascogne, — de protester aussi, sans crainte et sans vergogne, — en réclamant tes droits et ta place au soleil ! — car doit pouvoir chacun, être maître chez lui ; — penser comme il l'entend, défendre ses idées, — et, pour les faire triompher, profiter de toutes les occasions, — quand il les croit justes et surtout de raison.

Quel droit plus que le tien peut avoir de valeur ? —
Quelle cause est plus juste et doit être soutenue — plus
que la tienne, donc, ô ma Gascogne aimée ?

Oui ! ce que nous réclamons tient de l'humanité ! —
c'est la raison du faible ; c'est le droit révolté ; — c'est
un peuple bien vieux qui retrouve son énergie, — qui,
grandes, veut garder sa race tant décriée, — ses vieilles

Sas bièlhos tradicius amb sas bièlhos amours,
E que, mai que tout, bol councerba per toujours
Ço que lou fai tant *el* : sa lengo coulourado
Parlado per sous pais e que de bièls maissants,
Dins la grando patrio apelats francimands,
Après cha-z-elo abe fèit tant bouno culido,
Pres ço qu'an de milhou dins lour lengo carido,
Sens abe per rasous qu'aqueles del mai fort,
Boloun bouta deforo e coundannoun à mort ! !...

Mès nou zou boudras pas, forto e bièlho Gascougnò !
Gaito en Proubenço abal, mai lèn, en Catalougnò,
En Lengodoc tabe, coumo en majouritat,
Per requeri ço seu, lou puple s'es lebat ;
Coumo de la serbi, lour patrio tant bello,
Lous Felibres, balents souldats de santo Estèlo,
Troboun d'atmiratous debougats, afoulits
E coumo leurs *acamps* sount noumbrous e poulits,
Pèi, se leurs pretencius, à ièr tant criticados,
Al jour d'anèt, enfin, nou sount pas escoutados !

De que ! Quand aqui-lai, à la bouès de Mistral,
Marchoun per sousteni l'antique proubençal ;
Quand Mistral, coumbatan pes drets de la Proubenço,
Desfen tabe, de mai, lou cur ple d'esperenço,

traditions avec ses vieilles amours, — et qui, plus que tout, veut conserver pour toujours — ce qui le fait tant lui-même : sa langue colorée — parlée par ses pères et que de grands méchants, — dans la grande patrie appelés francimands, — après chez elle avoir fait si bonne cueillette, — pris ce qu'ils ont de mieux dans leur langue chérie, — sans avoir d'autres raisons que celle du plus fort, — veulent bannir et condamnent à mort!...

Mais tu ne le permettras pas, forte et vieille Gascogne! — Vois là-bas en Provence, plus loin, en Catalogne, — en Languedoc aussi, comme, en majorité, — pour réclamer ce qui lui appartient le peuple s'est soulevé! — Combien de la servir leur patrie si belle, — les Félibres, vaillants soldats de *sainte Estelle*, — rencontrent d'admirateurs dévoués, emballés — et comme leurs réunions sont fournies et belles! — Ensuite, si leurs prétentions, hier tant critiquées, — aujourd'hui, ne commencent pas à être admises!...

Eh quoi! lorsque là-bas, à l'appel de Mistral, — on marche pour soutenir l'antique provençal: — quand Mistral, combattant pour les droits de la Provence, — défend aussi, en outre, le cœur plein d'espérance, — la

La causo del Mèjour, tu, restarios darrè,
E nou n'anirios pas douna 'n cop de coulhè
Pramo de fa gagna la bittorio cercado
A nostres frais amits que t'an toujours aimado,
O ma caro Gascouigno !

Aco nou sera pas !

E poutaren adujo as fraires d'aqui-bas !
Car zou lour dibèn trop ; car parèlos cadenos
Nous tenoun ligats per soufri parèlos penos ;
Coumo esses, lou Mountfort nous mouralhèt un jour,
E, coumo esses dumpèi, abèn parèl amour ;
Coumo esses ensultats, dibèn crida benjenço
E coumo esses, fièrots, dibèn ab' esperenço !
Pèi, la ma dins la ma, touts lous fils del Mèjour
Dibèn siègre Mistral dinquos enfin al jour
Que te respettaran, ma lengo tant aimado ;
Ont seren bèn segurs de t'abe bèn salvado ;
Ount poudren espera, Gascous e Proubençaus,
Que nostro raço, forts, biura mai que nous aus ;
Ount las Alpos seran dambe las Pirenèios
Supprimados tabe per daissa las idèios
Se muscla tout-à-fèt e, lous coumbats fenits,
Bere aquel jour tant bèl, touts lous Latis amits !

cause du Midi, toi, tu resterais en arrière — et n'irais pas donner un coup de collier, — afin de faire gagner la victoire recherchée — à nos frères amis qui t'ont toujours aimée, — ô ma chère Gascogne !

Cela ne sera pas ! — Et nous porterons secours aux frères de là-bas ! — Car nous le leur devons trop ; car semblables chaînes — nous tiennent liés pour souffrir semblables peines ; — comme eux, Montfort nous musela un jour, — et, comme eux, depuis, nous avons un même amour ; — comme eux insultés, nous devons crier vengeance, — et, comme eux prétentieux, nous devons avoir espoir ! — Puis, la main dans la main, tous les fils du Midi — nous devons suivre Mistral jusques enfin au jour — où l'on te respectera, ma langue aimée ; — où nous serons bien sûrs de t'avoir bien sauvée ; — où nous pourrons espérer, Gascons et Provençaux, — que notre race, forts, vivra plus que nous autres ; — où les Alpes seront avec les Pyrénées — supprimées aussi pour laisser les idées — se mêler complètement et, les combats finis, — voir en ce si beau jour tous les Latins unis !

Août 1890.



TABLE

	Pages.
Préface.....	v
Qu'est-ce ?.....	3
Mirta la Fille du Midi.....	9
La Vénus garonnaise.....	19
Le Cœur volé.....	27
La Prière de la Vierge.....	35
Quand tu me disais!.....	47
L'Amour.....	53
Chantez, petits oiseaux (<i>Chanson</i>).....	57
Vivez, fleurettes!.....	65
Rêverie.....	75
On t'a dit!.....	85
Promenade de Nuit.....	95
Heures d'Amour!.....	103
L'Amitié.....	109
Au Crépuscule.....	111
Les Adieux du Montagnard.....	113
O blanche Neige, fonds-toi!.....	119
Rose la jolie (<i>Chanson</i>).....	123
Les Vendanges.....	133
Temps heureux.....	135
Péché mignon.....	141
A ma Mie.....	147
Soyez-en bien assurée!.....	149
Le Mendiant.....	155
Souvenir.....	163
Réveille-toi, Mie !.....	165
Ira!.....	171
Le Troubadour.....	183
A la Femme.....	207
Zéphyr, où allez-vous ?.....	219
Celle que j'aimerai.....	225
Les fiers Gascons.....	233
Au Soleil de la Gascogne.....	243
Gascogne !.....	253

ENSEGNADOU

	Pajos.
Préface.....	v
Qu'es aco?.....	2
Mirta la Drolo del Mèjour.....	8
La Benus garounenco.....	18
Lou Cur panat.....	26
La Penguèro de la Piuçèlo.....	34
Quand me disios!.....	46
L'Amour.....	52
Cantas, Ausèls! (<i>Cançon</i>).....	56
Bibès, Flouretos!.....	64
Raibado.....	74
T'an dit!.....	84
Permenado de Nèt.....	94
Ouros d'Amour!.....	102
L'Amistat.....	108
A la Brumo.....	110
Adius del Mountagnard.....	112
O blanco Nèu, found-te!.....	118
Roso la poulido (<i>Cançon</i>).....	122
Las Bendenios.....	132
Tems urous.....	134
Pitiou Pecat.....	140
A ma Mio.....	146
Sesques n'en bèn assegurado!.....	148
Lou Questaire.....	154
Soubeni.....	162
Rebelho-te, Migo!.....	164
Ira!.....	170
Lou Troubadour.....	182
A la Fenno.....	206
Zefirs, ount es aco qu'anas?.....	218
La qu'aimarèi.....	224
Lous fièrs Gascous.....	232
Al Soulel de la Gascougno.....	242
Gascougno!.....	252

Bordeaux. — Imprimerie Nouvelle A. Bellier et C^{ie}, 16, rue Cabirol.
